

La revue catholique des idées et des faits

UT SINT UNUM !

vendredi 31 octobre 1924

Sommaire :

Sa Grandeur Monseigneur Heylen
De la Conversation
Les élections présidentielles

aux États-Unis

A Jérusalem

Comment je pus sauver des Belges

Un danger pour notre colonie :

le kibangisme

Cardinal Mercier
Adolphe Hardy

V^{te} Ch. du Bus de Warnaffe

Chan. Paul Halfflants

Colonel J. Eletz

Omer Englebert

Les idées et les faits : Chronique des idées : Monseigneur Jacques Laminne,
J. Schyrgens. — Italie, L. Picard. — Turquie.

La Semaine

❖ La Revue Catholique des idées et des faits joint ses très respectueuses félicitations aux innombrables hommages venus de partout pour célébrer les vingt-cinq années d'épiscopat de Sa Grandeur Mgr Heylen.

❖ Les élections anglaises infligent une cruelle défaite aux travaillistes, et suppriment pratiquement le parti libéral.

Mac Donald et son idéalisme humanitariste « ayant servi » — la Rhur est évacuée, le plan Dawes accepté et la France a cédé — l'expérience travailliste risquait de devenir dangereuse, la Haute Finance l'a arrêtée.

Voici revenu un gouvernement impérialiste et protectionniste.

La lutte franco-anglaise va reprendre de plus bel. Pauvre Herriot, il risque d'aller rejoindre bientôt son cher « camarade ».

Que s'il reste au pouvoir, pauvre France !...

❖ Réunion à Bruxelles du Conseil de la Société des Nations.

Admirez la comédie humaine !

Le problème de Mossoul se ramène à cette seule question : à qui reviendra le pétrole de là-bas ?

Et le mot pétrole n'a même pas été prononcé.

Bruxelles : 81, rue de l'Abbaye.

(Tél. : 451,70 ; Compte chèque-postal : 48.916)

CHOCOLAT

D
U
C

CHOCOLAT



DU C ANVERS

LA
GRANDE
MARQUE
BELGE

Action catholique

79, Chaussée de Haecht, 79, Bruxelles

Se recommande spécialement pour l'édition de tout ouvrage
Religieux, Philosophique, Scientifique, etc.

P PETIT-BEURRE
AREIN

PARQUETERIE

DE LUXE ET ORDINAIRE

SYSTÈMES HYDROFUGES

sur Carreaux spéciaux et sur Béton

PARQUETS MASSIFS sur Gitages

PARQUETS TAPIS

Téléph. : 32194

USINE A VAPEUR

BUREAUX et ATELIERS : 9, Rue Saint-Hubert, 9
Rond Point de l'Avenue de Tervueren (Cinquantenaire)

QUI

S'HABILLE BIEN

S'HABILLE CHEZ

Franç. Vanderlinden

17, rue des Cultes, 17

:- BRUXELLES :-

G. VERAART

DÉCORATION

PEINTURE — DÉCOR — AMEUBLEMENT

25, PLACE VAN MEYEL ETTERBEEK
BRUXELLES

ENTREPRISE GÉNÉRALE ♦ ♦ ♦ ♦ ♦

♦ ♦ ♦ DE DÉCORATION INTÉRIEURE

Sa Grandeur Monseigneur Heylen ⁽¹⁾

ÉMINENCE,
MESSEIGNEURS,
MESDAMES ET MESSIEURS,
CHER MONSEIGNEUR,

Parmi les multiples bienfaits que nous devons au pontificat du saint Pape Pie X, avec lequel Votre Grandeur avait tant d'affinités, il en est un que, pour ma part, j'apprécie tous les jours davantage, c'est d'avoir, par un moyen très simple et très efficace, replacé nos âmes en contact permanent avec la dicine Providence.

Le Psautier, que les prêtres récitent et peuvent méditer intégralement chaque semaine, est, en effet, un rappel constant à cette vérité, fondement de toute religion et de la piété chrétienne, que Jéhovah, la Majesté Suprême, n'est pas un Dieu transcendant, inerte sur une cime d'où Il nous verrait avec indifférence, dévider le fil uniforme de nos destinées ; Il ne se pare pas, comme le Spinoziste Taine l'avait imaginé, d'un manteau royal balayant de sa traîne des amas de sable où grouillent des nids de fourmis ; non, mille fois non, le Dieu qu'adore et chante le Roi David a le cœur tout proche de nous, Il sympathise à nos joies, se penche sur nos chagrins, comprend nos angoisses, nos doutes, et ne désire rien tant que de nous en délivrer.

Voilà trente siècles que la Synagogue et l'Église redisent, tantôt dans le tête-à-tête d'une retraite fermée, tantôt dans l'allégresse de cérémonies publiques et de Congrès internationaux, ces mêmes paroles inspirées et nos âmes ne s'en lassent jamais.

Qui de nous ne s'est surpris, pendant la guerre, à se dire à part soi : Mais cet Introït de la Messe, mais ce Verset du troisième Psaume des Vêpres ne dirait-on pas qu'ils ont été écrits pour répondre à nos craintes ou à nos espoirs, à nos besoins de justice et de paix de l'heure présente ?

Il en est ainsi, en effet. Les siècles passent et les événements s'y entrecroquent ; les gloires brillent un jour pour s'éclipser le lendemain ; l'impie reçoit son châtiement et le juste sa récompense ; le Règne du Christ s'annonce, s'affirme, et à travers des alternances incessantes de luttes, d'apparences défaites, et de victoires mystérieuses, se réalise et s'accomplit avec force et douceur, où, comme vous le dites dans votre devise, Monseigneur, « sagement et bien simplement », « *prudenter et simpliciter* », de sorte que Celui qui a passé devant notre Foi les énigmes sans cesse renouvelées de l'histoire, nous en apporte toujours aussi, à son heure, la clé et la solution.

* * *

Il m'a semblé, Monseigneur, qu'au moment où le Comité organisateur de ces fêtes jubilaires m'offrait la tâche — peu aisée, sans doute, mais combien douce à un cœur de frère et d'ami ! — de retracer votre carrière, je ne pouvais mieux faire pour répondre à la fois aux exigences profondes de votre modestie, et à la loi de la vérité, que de me ressouvenir de la divine Providence dont vous ne fûtes, — je recueille votre aveu et le proclame avec vous, — que le très docile instrument.

Permettez-moi, Messieurs, de glisser ici une brève parenthèse et de me citer moi-même. Aussi bien, je ne suis pas assez riche et ne suis plus assez jeune, pour ne pas souvent me répéter.

En 1919, donc, un soir, au Palais de Bruxelles, le Maréchal Foch — seul il suffirait à illustrer une génération et un peuple, et n'est, cependant, que le plus éclatant symbole d'une phalange de héros qui, à la Marne, à Verdun, à Reims, et sur les champs de bataille et dans l'âme invincible du clergé et des évêques de France, ont tenu, sans discontinuer pendant quatre années, le monde entier dans l'admiration, l'affection, la gratitude — le Maréchal Foch, disais-je, se

plaignait un soir, avec autant de vivacité que de candeur, de l'avalanche de compliments dont l'avait accablé nos bons Belges émus et soucieux de lui rendre justice ; de son geste et de sa voix, le Maréchal protestait : « Mais non, mais non, disait-il, je n'ai été que l'instrument de la Providence ».

Né sachant trop que répondre, remué par la simplicité de ce héros qui au fond disait vrai ; ne voulant pas, pourtant, désavouer mes compatriotes, qui, eux aussi, avaient raison, j'essayai de me titer d'affaire en disant ce que je vous dis à vous-même, Monseigneur, en réponse anticipée à vos protestations : Soit, mon Maréchal, c'est la Providence, mais ne disconvenez pas qu'Elle a rudement bien choisi son instrument.

Votre carrière épiscopale, Monseigneur, je la vois transparaître à travers ces quelques mots du Psalmiste : « *Tenuisti manum dexteram meam, et in voluntate tua deduxisti me* », « Tu m'as conduit par la main droite, et je n'ai eu qu'à me soumettre à ta Volonté pour connaître et suivre ma voie » (1).

* * *

Déjà aux années de votre enfance et de votre prime jeunesse, on vous vit quotidiennement, devant l'aurore, faire de deux à trois kilomètres de marche, par des chemins mal frayés, à travers des saponnières de Campine, pour arriver à 7 ou à 7 1/2 h. selon la saison, à l'école de votre ravissant village natal de Casterlé, pour y assister dès avant la classe au Saint Sacrifice de la Messe où vous faisiez fonction d'acolyte ; pour y participer souvent, même en semaine, un demi-siècle avant les encouragements de Pie X, à la Communion eucharistique.

Vos chers curés du Luxembourg savent maintenant pourquoi vous parcourez d'un pas si alerte les sentiers zigzagants de l'Ardenne, comment vous vous orientez avec tant d'aisance dans les bois de S. Hubert.

Et nous, du commun des mortels, qui sommes déjà si fiers de pouvoir dire en vérité avec le Psalmiste : « Mon Dieu, mon Dieu, ma pensée veille et monte vers Toi dès l'aube du jour », « *Deus, Deus meus, ad te de luce vigilo* », nous nous inclinons avec respect, sans avoir la force ni peut-être même un trop ardent désir de l'imiter, devant le travailleur allégre qui s'est fait pour toute sa vie une loi de devancer invariablement l'aurore.

Les petits écoliers accourus des hameaux au centre du village de Casterlé suivaient, d'un regard chargé de sympathie et de respect, leur camarade de prédilection, que la population de la commune appelait, avec un gracieux diminutif, « Heyleken » ; ils admiraient son assiduité au travail, la souplesse de sa mémoire, ses succès aux congrès intercommunaux de l'enseignement primaire, la bonté native surtout de son caractère ; de même que, une bonne dizaine d'années plus tard, les condisciples de la Grégorienne assisteront émerveillés à cette joute académique, restée célèbre, que préside l'auguste Pontife Léon XIII, entouré d'une couronne inaccoutumée de cardinaux et d'évêques, et dans laquelle les maîtres les plus en vue de la théologie à Rome, et, parmi eux, celui qui est aujourd'hui le doyen vénéral du Sacré Collège, le Cardinal Vincenzo Vannutelli, interviennent et discutent avec le candidat, pendant trois longues heures, sans parvenir à le désarçonner.

La forte éducation que le jeune Louis avait reçue au foyer de sa famille, la fréquentation assidue de la Messe et de la Sainte Communion, ont-elles dès ses plus jeunes années déposé dans le cœur de l'enfant un germe de vocation sacerdotale ? C'est le secret de Dieu et de celui que la Providence enveloppait de façon si touchante de sa sollicitude.

S'il y eut désir de vocation, il dut rester quelque temps, pour parler le langage des théologiens, conditionné et inefficace : car, à l'âge de 16 ans, nous voyons le jeune Louis se faire inscrire à l'école normale de

(1) Discours prononcé à Namur, le 30 octobre 1924

(1) Ps. LXXXII.

Lierre où il ambitionne de se dévouer aux âmes dans l'enseignement et l'éducation de l'enfance.

Mais, à ce moment surgit une de ces coïncidences brusques qui changent mystérieusement l'orientation d'une vie. Les Pères de la Compagnie de Jésus ouvrent à Turnhout une école apostolique pour la formation de jeunes gens qui se préparent aux missions.

Louis Heylen y est admis. Brûlant les étapes, il y termine au bout de trois ans ses humanités.

J'imagine que, lorsque le Recteur de cette florissante école songeait à l'avenir de ce précieux étudiant, il lui sera arrivé d'associer son nom à l'espérance d'une mission dans les Indes, peut-être à celle d'un vicariat apostolique à Calcutta.

La Providence avait son dessein. Elle veillait.

Louis, appelé à la vie religieuse et au sacerdoce, n'ira pas au noviciat de Tronchiennes, il ira frapper à la porte de l'antique Abbaye de Tongerlo.

Pourquoi à Tongerlo ? Pourquoi ? le jeune aspirant à la vie Norbertine ne le sait pas : nous le savons tous aujourd'hui.

Saint Norbert n'est-il pas le vaillant apôtre de l'Eucharistie appelé par Dieu, au XIX^e siècle, pour réduire à néant les objections de Tanchelin contre la présence réelle de Notre-Seigneur dans son Saint Sacrement, et pour faire triompher dans la cité et dans la région d'Anvers la Foi et le culte de la Sainte Eucharistie ?

C'est donc là, dans l'Ordre Norbertin, c'est là et pas ailleurs, que la Providence veut le prêtre pieux, généreux, qu'Elle destine à promouvoir, non seulement dans le diocèse de Namur et dans chacun des doyennés du diocèse, non seulement en Belgique, mais dans le monde entier, ces manifestations de Foi et d'amour qui marquent une période nouvelle dans le culte du Très Saint Sacrement.

Oui, Monseigneur, la page spéciale et glorieuse qui vous sera réservée dans l'histoire générale de l'Eglise, retracera ces scènes grandioses où légat du Siège Apostolique, cardinaux, évêques, prélats, sommités de toutes les classes sociales, fidèles par milliers et par milliers, à Namur, à Tournai, à Montréal, à Madrid, à Vienne, à Malte, à Rome, à Amsterdam — pour ne citer que quelques noms — tombent à genoux devant le Très Saint Sacrement de l'Autel, affirment avec un éclat sans pareil l'unité de la Foi catholique, et concentrent l'attention générale sur ce qui, dans la vie chrétienne, est le foyer vivant d'où les grâces surnaturelles doivent se répandre sur le monde.

Ceux-là mêmes qui ne croient pas ne pourront se défendre d'admirer cette concentration puissante de la vitalité catholique.

Quiconque réfléchit doit reconnaître que si, d'une part, les foules sont attirées vers en bas, par l'appât de l'or et du plaisir, d'autre part, l'idéal divin garde, autant et plus que jamais peut-être, sa puissance d'attraction et sa force d'élan.

Les Congrès Eucharistiques Internationaux dont vous êtes, depuis vingt ans, l'âme et le soutien sont à la fois une œuvre magnifique de religion, et un essor merveilleux d'apostolat.

* * *

L'apostolat ! Je ne voudrais pas, Mesdames et Messieurs, que l'hommage rendu par nous à la dévotion Eucharistique du héros de cette grande journée jubilaire, suggérât à mes auditeurs la pensée que, pour avoir été par excellence le Norbertin de la propagande Eucharistique, Monseigneur de Namur ait failli en rien à sa tâche épiscopale.

Le bulletin du diocèse de Namur nous donnait hier une statistique : des ordinations, confirmations, consécrations d'églises en nombre prodigieux, des déplacements multiples et rapides. Depuis le cabriolet des Ardennes jusqu'à l'avion, dernier modèle, tous les moyens de locomotion sont utilisés.

Nous, vos confrères belges, nous sommes déjà satisfaits de nous-mêmes, lorsque nous faisons un pèlerinage triennal *ad limina*. Il arrive à Monseigneur de Namur de faire trois, si pas quatre voyages à Rome en une année. C'est que pas un évêque ne le dépasse en dévouement filial au Saint-Siège.

Qui, à meilleur titre que vous, Monseigneur, peut s'appliquer la parole de Notre Divin Sauveur : « Je suis le bon Pasteur, je connais mes brebis, et mes brebis me connaissent » ?

Avec une ténacité de mémoire qui vous permettait de dire, paraît-il, à vos camarades d'école de Casterlé : « Je ne comprends pas que l'on oublie », alors que tant d'autres doivent dire : « J'ai peine à comprendre que l'on retienne », vous possédez, dit-on, l'image visuelle de

la physionomie et l'image auditive du timbre de voix de chacun de vos 1200 prêtres ; vous vivez au milieu d'eux, les surprenant parfois dès avant le lever du soleil et le leur, vous associant à leurs travaux, présidant leurs conférences, leurs congrès, dirigeant leur action, soutenant leur courage, apportant au bon moment un rayon de joie et de réconfort dans leur solitude.

Vous encouragez partout, c'est votre caractéristique, la dévotion par excellence, la dévotion à Notre-Seigneur dans la sainte Eucharistie.

Vous n'oubliez pas la dévotion à sa sainte Mère.

Un contemporain de votre vie d'école à Casterlé, nous a parlé de vos jeux d'enfance. Les camarades du hameau organisaient volontiers des pèlerinages à la Verge de Montaigu ; les rangs se formaient, vous les dirigez, ce qui vous valait en retour, par anticipation, le titre de « pastoor », le curé de la compagnie.

Un jour, allant au village, vous vous aperçûtes qu'une statue de la Vierge était tombée de son socle, et le socle gisait brisé au pied de l'arbre où la piété des fidèles l'avait fixé. Enfant dévot de Marie, vous eûtes tôt fait d'organiser une collecte pour remettre Notre-Dame en bonne place dans la niche pieuse qui, aujourd'hui encore, s'appelle « Het kapelleken van Monseigneur Heylen », la petite chapelle de Mgr Heylen.

Vos pèlerinages à Notre-Dame de Walcourt, à Notre-Dame de Montaigu, à Notre-Dame de Lourdes ne sont que le prolongement de votre dévotion naïve à la petite chapelle de Casterlé.

Messeigneurs, Mesdames et Messieurs, il est temps de conclure.

Qu'est-ce qu'un évêque ? Que doit être, dans la pensée de Dieu, une carrière épiscopale ?

Je vous rappellerai ce qu'est l'évêque, selon l'enseignement inspiré de la Lettre aux Hébreux.

Vous, de votre côté, veuillez, en m'écoutant, penser à la vie de tous les jours de votre Evêque, à sa parole, à ses exemples, à son action, et jugez vous-mêmes si le fait n'est pas la traduction vivante du droit, si les vingt-cinq années d'épiscopat de Sa Grandeur Monseigneur Heylen ne sont pas la copie fidèle de l'idéal d'un ministère d'évêque.

Dans sa lettre aux Hébreux, l'écrivain inspiré nous dit que le Pontife ne s'arroge pas de lui-même la dignité pontificale, pas plus que Notre Divin Sauveur ne devint le prêtre par excellence pour l'éternité sans avoir été institué dans son sacerdoce par l'autorité divine elle-même.

Tout le discours que j'ai en l'honneur de vous tenir avait pour but de vous faire voir que, si la Providence est admirable dans toutes ses œuvres ; si le bon Dieu est beau et grand quand Il donne la nourriture aux petits oiseaux, quand Il pare les fleurs de nos campagnes de richesses de coloris devant lesquelles pâlisait le manteau royal de Salomon ; si l'histoire d'ensemble du monde et de l'Eglise, contemplée par le génie de St Augustin, ou celui de Bossuet, est un hommage d'admiration et de gratitude à la Majesté divine, les vies individuelles aussi, le tissu des événements de chacune de nos existences, le drame d'une conversion, par exemple, mais davantage encore la psychologie toute simple, une, continue d'une âme qui, dès l'aurore, s'est donnée à Dieu, s'est laissé aimer et conduire par Lui et arrive ainsi, grâce à une correspondance fidèle aux avancées divines, au plein épanouissement d'une carrière morale, religieuse, chrétienne, sacerdotale, épiscopale, est, pour quiconque se donne le loisir de l'observer dans le silence et en esprit de Foi, l'équivalent de l'apposition de la signature divine sur un des plus beaux chefs-d'œuvre de l'ordre moral.

Louis Heylen fut donc appelé par Dieu au sacerdoce, à la religion Norbertine, à l'épiscopat : cette vocation est le premier trait caractéristique du Pontife.

Les traits suivants s'appliquent à l'exercice du Pontificat.

Le Pontife, poursuit saint Paul, est établi par Dieu au profit de l'humanité dont il sert les intérêts.

Il doit, en effet, son dévouement à ceux qui sont dans l'ignorance et dans l'erreur.

Il a la mission d'offrir à Dieu des sacrifices pour lui-même, parce qu'il reste homme et n'échappe pas aux misères communes de l'humanité, mais intermédiaire entre Dieu et le monde, il les offre aussi pour le salut et la sanctification de son peuple.

Homme de charité pour ceux qui ignorent ou s'égarent, vous le fûtes, Monseigneur, par la lumière et la fermeté de vos enseignements.

Homme de charité pour ceux qui souffrent, vous le fûtes tout le long de votre épiscopat ; vous le fûtes surtout aux heures doulou-

reuses de l'occupation étrangère, mais je ne m'étends pas sur ce sujet, car je sais qu'il appartient à d'autres de le développer tout à l'heure.

Homme de prière, homme de sacrifice, offrant le Saint Sacrifice de la Messe, offrant, sans compter, le sacrifice de votre temps, de vos forces, de tout le dévouement de votre cœur, vous le fîtes sans relâche dans l'oubli constant de vous-même, au profit de tous.

Cher et vénéré Seigneur, en union de cœur avec vous ; au nom de vos ouailles ; au nom de vos Frères Norbertins ; au nom des nombreux asiles de prière, de pénitence, de charité, d'enseignement de votre diocèse ; au nom de vos 1200 prêtres et de vos chers séminaristes qui aspirent à recevoir de vous leur sacerdoce ; au nom de tous vos confrères de l'épiscopat belge, de l'Éminentissime Cardinal de Reims, des Révérendissimes Evêques de Verdun et d'Arras qui nous font l'honneur et l'amitié de venir se joindre à nous aujourd'hui ; en communauté de sentiments avec l'auguste Pontife Pie XI, qui est en ce moment en esprit et de cœur avec cette brillante assemblée, nous vous louons, nous vous bénissons, nous vous remercions d'avoir si noblement répondu aux dons extraordinaires qu'il a plu à la divine Providence de vous départir ; nous louons, nous bénissons, nous adorons, nous remercions l'Auteur de tout bien qui a fait de votre carrière épiscopale le joyau étincelant qu'elle a été et nous osons le supplier de doubler encore le nombre de vos années de ministère et de vous conserver, plein de vigueur de corps et d'âme, jusqu'à votre jubilé d'or épiscopal.

† D. J. Card. MERCIER, Arch. de Malines.



De la Conversation

Sur la terrasse de la villa où, par ce bel après-midi de fin d'octobre, les rayons du soleil jouent à cache-cache parmi les derniers géraniums rouges des corbeilles suspendues, nous prenons le café, en écoutant la voix berceuse du vent d'automne, descendant du haut des peupliers éclaircis.

Or, dans un petit courant d'air qui sent l'opopanax, une belle madame arrive, salue, donne des poignées de main, — vous ne me feriez pas dire « shake-hand » pour un empire, — tourbillonne, s'affale dans un fauteuil à bascule, — n'attendez point de moi le mot « rocking-chair », — tousse, demande un biscuit, en croque la moitié, respire avec force et commence. Inutile de songer à l'interrompre. On n'y songe, d'ailleurs, pas. Elle bavarde, bavarde, gesticule, questionne, répond, nie, affirme, conclut. De quoi parle-t-elle ? De tout, de rien : du concert de la veille à l'« Union coloniale » et de la prochaine soirée de la presse au théâtre de la Monnaie, de la visite à Bruxelles des édiles parisiens et de la hausse en Bourse des coloniales, de la jonction Nord-Midi et du prix des vivres, du remariage de la baronne et des élections de l'an prochain, du corsage à fleurs brodées qu'on portera beaucoup cet hiver, et de ce vieux soldat de Léopold I^{er}...

Elle est bizarre, curieuse, déconcertante. Sa voix monte, baisse, éclate, se désole, rit, triomphe. Par moments, elle s'embrouille, s'arrête un peu, presque pas. Elle avoue : « Qu'est-ce que je disais donc ?... » On n'en sait trop rien. Qu'importe ! Elle fait choir de ses jolies épaules sa cape de satin noir, — on s'échauffe à tant parler, — et, soulagée, elle s'élançait dans un nouveau discours, musique, peinture, sports, finance, politique,

mondanités, sans compassion pour le découragement visible de ses auditeurs.

Mais voici que, soudain, relevant à la hauteur de l'œil son mince poignet blanc veiné de bleu tendre, elle consulte son bracelet, se lève et s'écrie : « Ciel, cinq heures ! Excusez-moi... Je vais manquer le thé de la comtesse... Comme on perd son temps !... »

— Oh ! oui, murmure mon voisin, tandis qu'elle s'en va. Et son accent exprime une conviction sincère.

Mon voisin est un vieux professeur d'université, en retraite depuis la guerre. Érudit autant que modeste, très attaché aux traditions, admirateur fervent de la belle langue française, causeur, lui-même, élégant, substantiel et délicieux, il semble réincarner, dans nos salons, le noble esprit du grand siècle !

— Voulez-vous, me dit-il, que nous allions faire cent pas au jardin ? Voici, enfin, un soir exquis ; le vent souffle tiède, et le ciel se nuance de tonalités charmantes.

— Volontiers. Cela nous reposera.

Je prends mon chapeau. Nous partons.

Une fois dehors, le vieux professeur rentre ses lèvres, enlève ses lunettes d'or, les frotte machinalement, ce qui est toujours chez lui le symptôme d'une certaine préoccupation, et commence de sa belle voix lente, grave et harmonieuse :

« Nous faisons tous, autant que nous sommes, mon ami, et souvent sans nous en douter, de la littérature. Rappelez-vous l'histoire de M. Jourdain. Que, d'autre part, nous lisions ou que nous écoutions, tous, nous effleurons plus ou moins, en acteurs ou en spectateurs, la grande scène éloquente de la vie intellectuelle. La lecture d'un livre ou d'un journal, l'audition d'une conférence ou d'une pièce de théâtre, la rédaction d'une lettre ou d'un billet, la simple conversation courante nous rendent tributaires de la prose ou de la poésie. Et, cependant, il semble que ce soit le moindre de nos soucis.

La santé et la beauté de notre corps nous préoccupent ; nous apportons un soin extrême à nous vêtir et à nous parer. Le confort et le luxe de nos habitations nous imposent, sans que nous récrimions, un sacrifice souvent considérable de temps, d'étude, d'argent. Si nous possédons quelque pécule, nous l'entourons de toutes les garanties de sécurité possibles, et nous nous efforçons sans cesse de l'accroître et de le faire produire. Si un jardin complète notre demeure, nous le voulons, comme celui-ci, propre, fleuri, bien affrui, et, dans ce but, nous le faisons bêcher, fumer, ensemer, arborer ; nous le sarclons, nous l'arrosons, nous-mêmes, au besoin, avec une attention soutenue et des prévenances jalouses.

Mais notre jardin intellectuel, celui où poussent les fraîches corolles de l'imagination, où s'enguirlandent les jolis festons du style, où scintillent les claires rosées de l'esprit et du goût, il semble que nous en négligions, sans vergogne, toute culture. Et tandis que nos cravates sont nouées impeccablement, que les bijoux à la mode brillent à nos doigts, et que les bouts de rubans se multiplient aux boutonnières, nos entretiens restent d'une négligence lamentable, et nos missives, ces portraits instantanés de notre âme, auraient besoin de maintes retouches pour être d'un aspect présentable.

L'ignorance du lexique s'est étendue comme l'ivraie en des plates-bandes oubliées, et, par les sentiers de la syntaxe en exil, le calembour et l'argot battent leurs entrechats grotesques.

Cependant, si l'on y réfléchit un instant, on constate que ce jardin du style est loin d'être négligeable. A quelque profession qu'on appartienne, n'est-ce pas chez lui qu'il faut

aller chercher les éclosions perpétuelles qui parfument la vie et qui l'embellissent ? N'est-ce pas de ses herbes aromatiques que devraient s'assaisonner nos pensées, pour devenir agréables et persuasives à autrui ? N'est-ce pas de lui qu'il faut attendre cette lumière et cette chaleur communicatives qui mettent si puissamment en relief nos paroles et nos écrits ?

Le mot de Buffon restera éternellement vrai : « Le style, c'est l'homme », parce que le style n'est, en somme, autre chose que la toilette de la pensée et que c'est en cette toilette que se révèle le goût, éclate la clarté, se trahit la distinction innée, se manifestent, outre l'originalité naturelle, les autres qualités personnelles de celui qui s'exprime et qu'on écoute.

Vous avez entendu, tout à l'heure, cette dame. Sa conversation, c'est elle, c'est sa vie, c'est son monde, c'est son époque. Il y en a tant qui causent aujourd'hui comme elle qu'on commence, hélas ! à s'y faire, et que la plupart ne s'en aperçoivent même plus.

Vous, mon ami, qui aimez à observer les gens et les choses, vous n'aurez pas été sans remarquer qu'on parle, en général, beaucoup trop, plus souvent qu'à son tour, parfois à tort et à travers, et presque toujours sans tenir compte des circonstances. Il est, cependant, de la plus parfaite évidence, que la condition des personnes avec lesquelles on se trouve, leur sexe, leur âge, leur profession, leur rang, leurs idées connues, leur talent, doivent avoir une influence sur la conversation engagée en leur compagnie. On ne cause pas avec des vieillards comme on cause avec des jeunes filles, avec des artistes comme avec des financiers. On ne parle pas politique comme on parle littérature. Et le langage sera tout autre, par exemple, dans une maison mortuaire que dans une salle de fête. Théoriquement, ces choses apparaissent toutes simples et toutes naturelles à chacun, mais, dans la réalité, combien, faute d'attention, l'oublent ou se comportent comme s'ils les ignoraient !

D'ailleurs, indépendamment des occasions spéciales où le tact est, avant tout, le guide du parfait causeur, il y a mille circonstances normales de la vie quotidienne : visites, repas, promenades, expansions familières et intimes, où la réserve sera la plus sûre des conseillères.

De nombreux proverbes ont souligné la supériorité du silence sur la faconde : « Trop gratter cuit, trop parler nuit... » et : « Souvent la langue coupe le cou » sont deux très vieux dictons que le poète modernisa en ce vers bien connu : « La parole est d'argent et le silence est d'or ». Il y a beaucoup de bon sens et de vérité dans ces adages ; si le silence, en effet, empêche de proférer des sottises, il a, en outre, le très appréciable mérite de permettre d'écouter, c'est-à-dire, ne l'oubliez pas, mon ami, d'apprendre à penser, à observer et à retenir... »

Le vieux professeur se recueillit un instant, puis il continua :

« Un autre travers qui tend, malheureusement, à se généraliser, c'est l'habitude d'exprimer patement les choses en termes crus, vulgaires, communs, souvent impropres et, parfois, bas, grossiers. La littérature réaliste, le café-concert, les mœurs dites « bonne franquette » et, il faut bien le reconnaître, le relâchement de l'éducation familiale, scolaire et étudiante sont les principales causes de l'introduction et de la diffusion de ces abus. Depuis que, dans un certain monde, on s'est mis à tolérer les termes d'argot, la langue verte, c'est-à-dire celle du bas peuple, des cabotins, des corps de garde et des malfaiteurs, semble avoir conquis, peu à peu, le droit de bourgeoisie chez les gens bien élevés ; elle règne en maîtresse dans plus d'un salon, et des femmes, elles-mêmes,

l'ont adoptée. On ne saurait trop réagir contre ces regrettables habitudes.

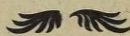
Est-ce à dire qu'il faille, pour combattre ce terre-à-terre, lui opposer le pédantisme, la pruderie de langage, l'étalage des mots affectés, le kaléidoscope des images miroitantes, des fleurs de rhétorique recherchées ? Tant s'en faut. Être discret, simple, clair et correct, tout est là.

Les phrases à effet sont, dans un discours sérieux, comme les bluets et les coquelicots dans un champ de blé — agréables à ceux qui ne demandent qu'à s'amuser et à se distraire, mais insupportables à ceux qui cherchent l'utilité et le profit.

Être sobre de détails, à moins qu'ils n'ajoutent une valeur réelle aux pensées qu'on exprime ; ne parler, en tout cas, que lorsqu'on a quelque chose à dire, et le dire en termes précis, recherchant de préférence la phrase courte ; relire, de temps à autre, sa grammaire et son dictionnaire, tels sont, en résumé, les conseils que je vous donnerais, mon ami, si vous étiez mon élève, comme conclusion à cet entretien. Avoir soin de noter surtout. Quel est l'agréable causeur, quel est le bon écrivain qui, frappé par une expression pittoresque, par une image savoureuse, par une spirituelle anecdote, n'en a bénéficié après en avoir pris note ? Non point pour les plagier servilement, ni pour les placer sottement, en perroquet, mais pour s'en inspirer dans la suite, et les utiliser avec finesse et à propos. La Mothe, Bayle, Rivarol et bien d'autres ont loué ce procédé, cet exercice qui consiste à accumuler, en un carnet « ad hoc », les notes dont je vous parle, à les compléter, à les émonder, à les étudier, à en faire comme une sorte de jardin du style, qu'on cultivera avec goût et persévérance, et qui ne manquera point de donner ses fleurs et ses fruits au moment opportun. »

Mettant tout de suite en pratique le conseil du vieux professeur, j'ai noté ces remarques pour moi-même et pour mes lecteurs, en souhaitant qu'elles nous soient utiles et profitables à tous.

ADOLPHE HARDY.



Les Élections présidentielles aux États-Unis ⁽¹⁾

IV. Procédure électorale et pronostics

En demandant lequel des six candidats républicains, démocrates et radicaux à la présidence et à la vice-présidence sera l'élu, on pose une question qui serait incongrue en une année d'élections normales. En cas d'élections normales, en effet, la lutte pour la majorité se circonscrit presque exclusivement entre les deux grands partis. Celui qui remporte les suffrages de la majorité des électeurs présidentiels triomphe, et du même coup il porte à la présidence et à la vice-présidence les candidats qu'il a choisis à la convention du parti au printemps précédent. C'est alors un simple problème de bascule : la majorité acquise à l'un des deux partis implique la situation minoritaire de l'autre. C'est vite réglé.

La question est tout autre lorsque trois partis puissants entrent en compétition et qu'il s'agit, pour celui qui veut remporter la victoire, de rallier non seulement une majorité relative mais une majorité absolue ; en d'autres termes, lorsqu'il doit recueillir à lui tout seul plus de voix que ses deux adversaires ensemble, comme l'exige le 12^{me} amendement à la constitution fédérale.

Qu'arrive-t-il si d'aventure, dans une lutte « triangulaire », le

(1) Voir la *Revue catholique* du 24 octobre 1924.

parti de tête n'obtient pas cette majorité de la moitié plus un ? Qu'advierait-il, cette année, dans l'hypothèse où le parti républicain, indéniablement « favori », n'arriverait pourtant pas à récolter plus les suffrages que les partis démocratique et radical réunis ?

Avant d'envisager les solutions possibles, il est indispensable de rappeler la procédure en vigueur pour les élections présidentielles. Elle réserve des surprises à ceux qui s'imagineraient que le Président des Etats-Unis est bonnement élu un mardi de novembre par la majorité des citoyens américains.

La réalité est autre, et plus compliquée.

L'élection d'un président est une opération en quatre parties, imaginée par les constituants de 1787.

En principe, c'est une élection indirecte.

En fait, c'est une élection directe.

Expliquons l'anomalie, — en nous efforçant d'être clair !

* * *

Les constituants ne voulaient pas confier le choix du Président au Congrès ; c'eût été contraire au grand principe de la séparation des pouvoirs ; de plus, on eût pu risquer de voir investir de la magistrature suprême l'élu d'une faction plutôt que celui du peuple.

D'autre part, les constituants répugnaient à l'idée de confier directement le choix du Président au peuple, plus sensible à la faconde d'un tribun qu'aux mérites d'un homme d'Etat.

Les constituants trouvèrent un moyen terme dans l'élection indirecte ou double élection.

Ils décidèrent que chacun des Etats désignerait parmi les plus dignes de ses citoyens un nombre d'électeurs présidentiels égal au double du nombre des députés et sénateurs envoyés par cet Etat au Congrès. Ces électeurs présidentiels, citoyens d'élite, élus comme tels par le peuple, seraient à leur tour appelés à choisir librement le Président des Etats-Unis parmi les personnes qu'ils jugeraient aptes à remplir cette importante fonction.

Tel était le système, et tel est encore le système, — en théorie.

Voyons comment il fonctionne, — en fait.

1^o Au début de l'année électorale, chaque parti, dans chaque Etat, dresse la liste de ses électeurs présidentiels. Ce ne sont, à vrai dire, que des candidats-électeurs présidentiels, qui se présenteront effectivement à l'élection en novembre.

2^o Elections de novembre. Ces élections ont lieu « le mardi qui suit le premier lundi de novembre ». Elles auront lieu, cette année, le 4 novembre. Et contrairement à ce que pense probablement l'énorme majorité des gens, elles n'ont pas pour objet officiel d'élire un nouveau président. Elles ont simplement pour but de choisir, entre les électeurs présidentiels dont il vient d'être question, ceux qui seront appelés à élire un président — plus tard.

Au cours de la campagne électorale actuellement menée sur toute l'étendue du territoire américain, ce que chacun des partis devrait, en théorie, recommander aux suffrages des électeurs, ce serait sa liste d'électeurs présidentiels.

En fait, c'est son candidat présidentiel lui-même qu'il recommande.

Au prix de quelle ignorance ou de quelle méconnaissance des instructions constitutionnelles cette anomalie est-elle possible ?

Voici.

La tradition politique américaine veut — disons mieux : à toujours toléré — que les électeurs présidentiels élus en novembre ne choisissent pas eux-mêmes un président parmi les citoyens qu'ils jugent les plus dignes de remplir cette charge. Dans chaque parti ces électeurs présidentiels, que les constituants avaient rêvés indépendants, s'engagent d'honneur à toujours élire comme président le candidat officiel choisi par leur parti à la convention du printemps.

Ce qui fait qu'en élisant les électeurs présidentiels, les citoyens américains qui vont aux urnes en novembre élisent indirectement mais très effectivement le Président que les électeurs présidentiels se sont déjà engagés à élire eux-mêmes. C'est donc bien le Président qu'ils élisent par-dessus l'électeur présidentiel, qui n'est qu'un rouage trompeur et inutile, — mais constitutionnel.

En fin de compte, le choix du Président relève donc directement du peuple, en dépit des efforts des constituants et de leur savante stratégie habilement déjouée.

3^o Pour réaliser le programme qui leur est tracé, les électeurs présidentiels élus en novembre se réunissent dans chaque Etat, le second lundi de janvier, pour élire le Président. C'est une pompeuse comédie. Nous venons de voir qu'en raison du mandat impératif

donné aux électeurs présidentiels, le choix du Président ne réserve jamais la moindre surprise.

4^o Encore moins le dépouillement de ces votes, le second mercredi de février. Comme on connaît depuis novembre les électeurs présidentiels et leur élu, ce dépouillement fait par le président du Sénat en présence du Congrès assemblé ne revêt plus que le caractère d'une farce auguste.

* * *

Examinons quels peuvent être les résultats de l'élection du mois de novembre, puisque dès cette époque la désignation du nouveau Président est virtuellement faite.

Nous l'avons dit en commençant : lorsque la lutte se circonscrit entre les deux grands partis, la question de majorité est rapidement tranchée en faveur de l'un ou de l'autre, et le candidat du parti vainqueur est automatiquement investi de la présidence. Il est, dès novembre, le *président-élect*. Il ne sera président effectif et n'entrera en fonctions que le 4 mars suivant.

Au contraire, lorsque la lutte est « triangulaire » et qu'aucun des trois candidats ne recueille la majorité prescrite par le 12^{me} amendement à la constitution, c'est la Chambre des Représentants qui est chargée de choisir le Président, à l'issue du dépouillement de février. La Chambre doit choisir le Président parmi les trois candidats présidentiels ayant obtenu le plus grand nombre de voix. En pareille occurrence, la Chambre vote par Etats et chaque Etat a une voix. Pour que cette élection par la Chambre puisse avoir quelque effet, il faut que l'élu choisi par elle recueille les votes de la majorité des Etats, soit 25 voix.

Si aucun candidat présidentiel n'obtient la majorité requise à la Chambre, l'élection est dévolue de plein droit au Sénat qui, à la majorité de ses membres, élit alors le Président parmi les deux candidats *vice-présidentiels* ayant obtenu le plus grand nombre de voix au dépouillement de février. Il est à remarquer qu'en réalité le Sénat n'élit pas un président en titre, mais un vice-président que la constitution appelle à jouer le rôle de président. Dans ce cas, il n'y a pas de vice-président effectif à côté du président. Le décès du f. f. de président avant l'expiration de son terme aurait donc pour effet de lui donner comme successeur à la Maison Blanche le Secrétaire d'Etat. Ce sont-là, évidemment, des considérations théoriques et hypothétiques sur lesquelles il serait vain d'insister davantage parce qu'elles sont à tout le moins anticipées. Elles n'en sont pas moins intéressantes à noter pour signaler toutes les conséquences possibles d'un succès sérieux de La Follette.

* * *

Pareil succès est-il probable ?

Risquons-nous sur le terrain dangereux des pronostics.

En posant sa candidature, nous avons vu que La Follette comptait sur le vote des fermiers de l'Ouest, des Américains d'origine allemande, des membres de la Fédération du Travail, des éléments radicaux épars dans les partis républicain et démocratique. Recevra-t-il de ces différents côtés tout l'appui qu'il rêve ?

Les fermiers de l'Ouest sont ordinairement républicains, sauf quand ils sont mécontents de leur sort et de leur parti, et qu'ils imputent à celui-ci la triste condition de celui-là. Leur mécontentement peut avoir plusieurs causes, dont les principales sont l'élévation du prix de la vie en suite de l'adoption d'une politique trop protectionniste, — et la mévente des blés. Au début du printemps dernier on prévoyait que les blés se vendraient bon marché ; prompts à rejeter sur l'administration républicaine la responsabilité de cette catastrophe, les fermiers firent bonne figure à la candidature de La Follette. Mais depuis lors le prix du blé s'est considérablement élevé, et la fidélité traditionnelle au vieux parti semble renaitre dans le cœur soulagé des fermiers républicains.

La Follette prétendait compter parmi ses partisans tous les membres de la *Steuben Society*, puissant organisme américano-allemand avouant six millions d'adhérents. Depuis qu'il s'est vanté de pouvoir s'assurer de cet important appui, La Follette s'est vu désavoué par de nombreux Allemands qui, individuellement ou en groupe, ont protesté de l'attachement des Américains d'origine germanique au parti républicain. Le discours du 15 octobre attirera certainement à La Follette beaucoup de sympathies teutoniques, mais pas toutes et peut-être beaucoup moins qu'il se l'imagine. Et d'autre part cette harangue aura pour résultat certain d'effrayer et d'écarter du parti radical beaucoup de recrues qu'il eût pu espérer se faire dans les rangs démocratiques et républicains, ou même parmi les ouvriers.

Au total, s'il est possible que La Follette recueille un grand nombre de voix, il est de plus en plus probable que le total de ses voix et de celles de Davis sera inférieur au nombre de celles accordées à Coolidge. Et celui-ci sera réélu.

Néanmoins, si Coolidge était en minorité vis-à-vis de ses deux adversaires réunis, le résultat du scrutin prochain serait nul.

La Chambre appelée à élire un président en février serait la Chambre actuelle, à majorité républicaine très minime, et où La Follette brouillerait certainement les cartes en organisant une obstruction dont l'ordre n'aurait aucun profit à retirer.

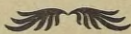
A moins d'une entente peu vraisemblable — quoi qu'on en parle — entre La Follette et Davis pour faire bloc contre Coolidge, cette Chambre se départagerait de telle manière qu'elle ne pourrait émettre un vote utile, et l'élection y serait bloquée dans une impasse.

Le choix du Président passerait alors au Sénat qui ne pourrait plus choisir qu'entre les deux candidats vice-présidentiels ayant obtenu le plus grand nombre de voix. En l'occurrence, ce seraient vraisemblablement Dawes et Bryan. Ce dernier recueillerait les voix radicales du Sénat et une partie des voix démocratiques. Partie minime peut-être, car les démocrates modérés et conservateurs sont aussi adversaires de leur candidat Bryan que de La Follette. Leurs voix se joindraient certainement à celles de la majorité des républicains pour choisir Dawes. Et Dawes jurerait un grand coup en tirant de sa bouffarde un nuage de fumée.

Mais il n'est guère vraisemblable que les choses en arrivent à ce point, car tout permet de prévoir un succès très net de Coolidge dans quelques jours.

Tout, — sauf les caprices d'un corps électoral qui comprend cette année plus de quatre millions d'illettrés des deux sexes...

CH. DU BUS DE WARNAFFE.



A Jérusalem (1)

Jérusalem, 19 septembre.

MON CHER DIRECTEUR,

Ce vendredi que nous passons à Jérusalem a été consacré au souvenir de la douloureuse Passion du Sauveur.

Nous commençons par la visite de Gethsémani, où nous disons la messe de la Passion dans la nouvelle église des Franciscains, dont la décoration n'est pas encore achevée et qui a été, comme le sanctuaire du Thabor, récemment consacrée par le Cardinal Giorgi. C'est un beau monument, construit en partie sur l'emplacement des deux anciennes églises, bâties la première par sainte Hélène, la seconde par les Croisés.

Les Pères franciscains ont eu l'excellente inspiration de conserver au milieu de la nef principale, en relief devant le maître-autel, dans sa nudité sacrée, le rocher lui-même qui fut foulé par le Christ au moment de son agonie. Nous pouvons baiser ici la pierre même et non pas, comme ailleurs, le marbre qui la recouvre.

Il y a là, tout près, quelques très vieux oliviers, si rabougris et si usés par le temps qu'ils semblent bien les contemporains du Seigneur. Du moins sont-ils les descendants de ceux qui furent témoins des scènes évangéliques. On les a entourés d'une grille pour les préserver contre la piété des fidèles.

C'est bien à l'endroit où a été construite la nouvelle église que se trouvait la grotte de l'agonie. Ce qu'on appelle encore aujourd'hui de ce nom était une autre grotte voisine, où

Notre-Seigneur se retira souvent, d'après la tradition, pour prier, et qui pendant plusieurs siècles fut vénérée comme la véritable grotte, parce que l'église construite sur l'emplacement de la première était détruite.

Près de là, se trouve le tombeau de la Sainte Vierge. Il ne reste que la crypte de l'église que les croisés avaient construite au-dessus. Au moment où nous y descendons par un large escalier, qui plonge dans une obscurité presque complète, le culte auxquels appartient le monument, le grec et l'arménien schismatique, y célèbrent en même temps leurs messes solennelles. Cela fait une cacophonie inimaginable, d'autant plus que les Grecs à eux seuls ont l'art de varier leurs tons et leurs dissonances avec un désaccord parfait.

Nous gravissons ensuite, sous un soleil déjà ardent, le mont des Oliviers, en nous retournant de temps à autre pour admirer le magnifique panorama de Jérusalem qui se déroule à nos yeux. Quel regard de tristesse Jésus n'aura-t-il pas jeté plus d'une fois, du haut de cette montagne familière, sur la ville ingrate !

Voici à nos pieds le lit, à sec en cette saison, du torrent du Cédron, et la vallée de Josaphat avec ses innombrables tombeaux ; puis, l'esplanade du Temple, avec ses deux mosquées ; derrière, au centre de la ville, les dômes du Saint-Sépulcre ; partout, les clochers des églises de tous les cultes, et les vastes établissements fondés par les différentes nations ; tout à fait à droite, sur la montagne qui se dresse à l'horizon, le tombeau de Samuel.

Nous arrivons au petit édifice qui recouvre le lieu de l'Ascension. Il appartient aux Musulmans ! Nous vénérons la pierre du rocher, laissée à découvert, où l'on croit garder l'empreinte encore visible de l'un des pieds du Sauveur. Mais l'endroit a été baisé depuis vingt siècles par tant de lèvres que le vestige a presque disparu.

Les catholiques peuvent célébrer la messe en cet endroit le jour de l'Ascension, et l'occuper depuis la veille au soir. Les autres rites n'ont que le droit de célébrer leur office tout autour à l'extérieur.

Nous descendons du mont des Oliviers en passant par Bethphagé, d'où Notre-Seigneur commença son entrée triomphale à Jérusalem, et par Béthanie, par les ruines du moins de l'ancienne Béthanie, car l'actuelle, appelée El-Azariéh, parce qu'elle contient la tombe de Lazare, est un peu plus loin.

Il y a une trentaine de marches étroites et glissantes à descendre à la lueur des chandelles, pour pénétrer aujourd'hui dans ce tombeau. Autrefois, l'entrée était au niveau de la tombe elle-même.

L'après-midi de ce même jour, à 2.30 heures, le pèlerinage Saint-Louis fait le chemin de la croix sur la voie douloureuse, en portant une lourde croix de bois de 6,25 mètres de hauteur, qui a fait avec nous le voyage à partir de Marseille, et qui est destinée à se dresser sur les hauteurs de Notre-Dame de Lorette. Elle est si grande que, dans les ruelles étroites, elle ne passe pas horizontalement ; il la faut souvent incliner à grands efforts de bras pour la faire passer.

Au chant du *Stabat Mater* et des cantiques, on va d'une station à l'autre, à partir du prétoire de Pilate, qui se trouve dans une caserne, jusqu'au Saint-Sépulcre, dont la croix portée sur trente à quarante épaules, fait trois fois le tour.

A chaque station, le Père Romain adresse aux pèlerins une allocution où il met toute sa voix et toute son âme. La cérémonie, qui dura deux heures, fut fatigante, certes, et la chaleur étouffante, était augmentée par la densité de la foule, qui nous

(1) Voir la *Revue catholique* du 24 octobre 1924.

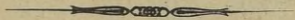
Grands Ateliers d'Art Religieux

COMPAGNIE DES ARTS

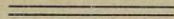
POPPE & C^{ie}, BRUXELLES

SOCIÉTÉ ANONYME

CAPITAL : 3.000.000 Francs



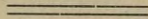
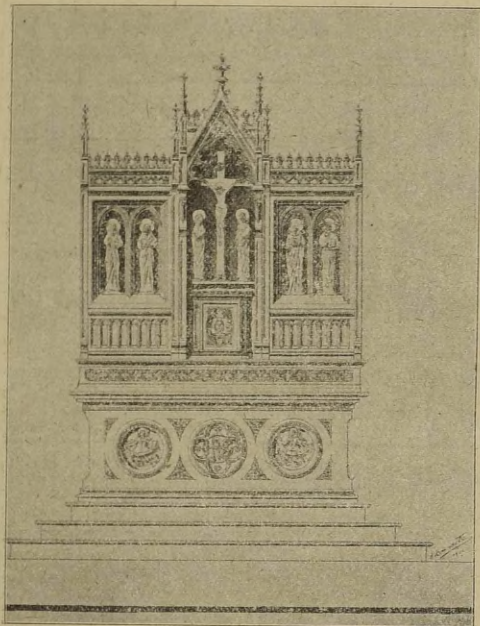
SPÉCIALISÉS POUR L'EXÉCUTION DE TOUS TRAVAUX DE
MOBILIER D'ÉGLISE — SCULPTURE — PEINTURES RELIGIEUSES
— TABLEAUX — DÉCORATION MURALE — STATUAIRE —
BRONZE — CUIVRE — ETC. — EN TOUTES MATIÈRES ET EN
: : : : : TOUS STYLES : : : :



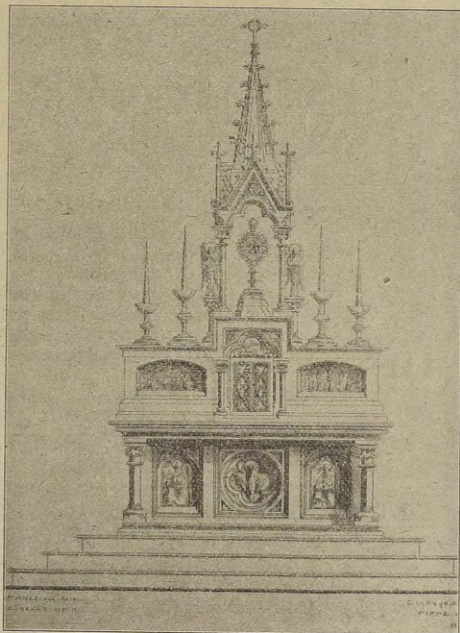
PRIX — DESSINS — DEVIS — VISITES
GRATIS SUR DEMANDE

ENTREPRISES GÉNÉRALES — BELGIQUE — ÉTRANGER

FOURNITURES COMPLÈTES POUR ÉGLISES,
: : CHAPELLES ET SACRISTIES :



STUDIO — ATELIERS — BUREAUX
15 - 17 - 19 Rue de la Croix de Pierre,
BRUXELLES — Téléph. : 479.60 - 483.11
Adresse télégraphique : Artes - Bruxelles
Comptes chèques postaux 1057-27 : :



MICHEL SWARTENBROECKX

AGENT DE CHANGE AGRÉÉ
22, rue Royale, 22 (Parc), BRUXELLES

Téléphone : 209.06 Compte-Chèque-postal : 126.202
Adresse Télégraphique : **Swartbourse-Bruxelles**

ORDRES DE BOURSE
Renseignements financiers de premier ordre

Circulaire privée gratuite sur demande

De Backer-Van Camp

73, Rue Royale
(en face de la Colonne du Congrès)


TÉLÉPHONE : 275.63 **BRUXELLES**

OBJETS D'ART - PORCELAINES - CRISTAUX
VERRERIES D'ART
DE
" **LALIQUE** "

ENGHEN COLLÈGE SAINT AUGUSTIN

HUMANITÉS GRÉCO-LATINES
- HUMANITÉS MODERNES -
SECTION PRÉPARATOIRE

Prix de la pension : 1800 francs
GRAND AIR — PLAINE DE SPORT

 **COMPTOIR D'OPTIQUE** 

FONDÉE EN 1885 **MAISON BLAISE** FONDÉE EN 1885

46 RUE DE LA PAIX **46**
IXELLES-BRUXELLES

JUMELLES, BAROMÈTRES, LORGNETTES EN OR, ARGENT ET ÉCAILLE
INSTRUMENTS DE PRÉCISION
Outillage perfectionné pour le montage des Verres
LUNETTERIE FRANÇAISE ET AMÉRICAINE
EXÉCUTION RAPIDE ET SOIGNÉE DES ORDONNANCES DE MM LES OCULISTES






MÊME MAISON EN FACE AU 49
HORLOGERIE — BIJOUTERIE — ORFÈVRE

Brasserie Léopold

Société Anonyme



LÉOPOLD

 Rue Vautier-Bruxelles
 302,69 & 302,75
 Brapold, Bruxelles
 Bruxelles, Q.-L.
 17117.

Nos déclarations au fisc des matières premières employées

1913	760.115 kilogs
1914/18	■ Période de guerre, affaires quasi nulles, pas de fournitures aux boches.
1919	371.750 kilogs
1920	767.025 kilogs
1921	1.109.450 kilogs
1922	1.635.930 kilogs
1923	2.226.030 kilogs

Chiffres éloquentes }
Accroissement considérable } dus à nos Bières de } Qualité fine }
Fort densité }

MALTS FINS HOUBLONS FINS

Toute cette augmentation est due à une très forte demande de :

NOS BIÈRES FINES

STOUT LEOPOLD
Densité 7°5

LIBERATOR LEOPOLD
(Munich) Densité 6°2

BOCK LEOPOLD
(Pâle) Densité 5°2

La concurrence par la qualité

suivait dans ces ruelles étroites et poussiéreuses. Mais l'on pouvait bien souffrir un peu en suivant pas à pas les traces du divin Sauveur dans sa cruelle marche vers le Calvaire.

Dans ces mêmes rues, dont la physionomie ne doit guère avoir changé, malgré toutes les transformations des constructions, le cortège qui conduisait Jésus à son supplice devait circuler, comme le nôtre, au milieu d'une foule bigarrée, comme celle qui nous suivait de ses regards curieux. Les costumes doivent être à peu près les mêmes que du temps de Notre-Seigneur. Pour faire ses gravures, Tissot n'a eu qu'à regarder autour de lui ; dans un pays conservateur comme l'Orient, les siècles passent, mais les mœurs restent les mêmes.

Il n'y avait plus, ce vendredi soir, qu'à aller voir les Juifs au mur des pleurs, c'est-à-dire, à ce soubassement de l'esplanade, où Israël voit les vestiges du temple de Salomon et où, à chaque sabbat, il vient se lamenter sur la décadence de sa nation.

Quel spectacle impressionnant et triste que de voir ces Juifs alignés, la face tournée contre les énormes pierres, dont quelques-unes sont couvertes d'inscriptions hébraïques, chanter pendant des heures leurs longues lamentations !

Les uns sont richement habillés, couverts de magnifiques lévites de soie aux couleurs éclatantes et de larges bonnets fourrés ; d'autres, les Juifs polonais, avec leurs tresses sur les tempes, ont le manteau noir ; tout un groupe, plus ou moins attifé à l'europpéenne, sauf le fez arabe, plus près de l'entrée de cette espèce de vestibule étroit, n'est pas le moins bruyant : il répond par des formules répétées et par des *Amen* à la lecture d'une interminable série d'objurgations faite par un chœur infatigable. D'autres, heurtant le mur du front, semblent pleurer silencieusement, ou murmurent, pour leur propre compte, les prières de leur livre. Quelques femmes aussi, qui lèchent littéralement le mur en silence.

Parfois, comme un remous de tempête, les voix s'élèvent plus fortes et s'exaspèrent. Après quelques heures de cet exercice, qui se prolonge tard dans la nuit, la suggestion doit opérer son effet et arracher des larmes à tous.

Voilà le peuple maudit qui, depuis vingt siècles, pleure son châiment. « Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants ! » Voici qu'il se donne lui-même en spectacle aux Gentils, sans se soucier de leurs sourires ni de leurs kodaks. Les pauvres gens, comme ils doivent sortir déprimés de leur sabbat, qui ne leur apporte aucune joie !

Jérusalem, 22 septembre.

CHER DIRECTEUR,

De grand matin, le samedi 20 septembre, nos autos filent vers la mer Morte.

Homo quidam descendebat ab Jerusalem in Jericho. Nous descendons presque continuellement, Jérusalem étant à douze cents mètres au-dessus du niveau de la mer Morte. L'on sait que celle-ci est à huit cents mètres au-dessous du niveau de la Méditerranée.

Arrêt à l'auberge du Bon Samaritain, type bien primitif de caravansérail, où bêtes et gens se rencontrent dans la même saleté, mais qui porte au-dessus de son enseigne arabe les mots ironiques de *First class Inn*.

Le pays est rocheux et désert, ce qui n'empêche pas de rencontrer beaucoup de troupeaux de chèvres, de moutons et de chameaux. La chaleur augmente à mesure que nous descendons ; à la mer Morte nous atteindrons 38 degrés.

Bientôt la mer nous apparaît comme un lac bleu dans la

brume entre deux chaînes de hautes montagnes abruptes. Quand nous approchons, le pays devient sablonneux et se couvre de buissons verts.

Nous voilà arrêtés à peu près au bord de l'eau. Je saisis mon gobelet, ce que voyant, notre chauffeur m'avertit charitablement : *Not to drink, that water !* Je veux au moins y tremper les lèvres... Ce serait horrible à avaler. Quelle acreté dans les quelques gouttes que je me hâte de cracher, sans réussir pendant longtemps à me débarrasser d'un arrière-goût corrosif.

L'eau est belle, cependant, et tentante ; mais en y plongeant les mains, je la trouve gluante comme de l'huile, et les gouttelettes restent collées à la peau. Même les cailloux du rivage sont couverts d'un dépôt salin.

Deux ou trois huttes de branchages abritent de pauvres indigènes, qui exploitent des salines. En dehors d'eux, c'est la solitude et le silence le plus complet et, quand nous nous remettons en route pour aller jusqu'au Jourdain et qu'une panne nous a laissés les derniers de tous, nous nous trouvons à rôtir au soleil dans un paysage où ce silence absolu est des plus impressionnants. Que nous sommes loin des villes ! Il n'y a pas moyen d'imaginer calme plus grand.

En dehors de l'aumônier, un seul des pèlerins avait le privilège de dire la messe au bord du Jourdain, et le sort avait désigné M. Misonne. La messe était fixée à 9 heures, mais à ce moment notre machine était en panne, l'un pneu ayant crevé après l'autre. Nous avons d'ailleurs suivi des chemins que des autos européennes jugeraient tout bonnement impraticables, mais en Orient on ne regarde pas à quelques fondrières. Toutes les autres autos doivent être arrivées ; après une heure d'attente, l'une d'elles nous est envoyée en secours.

Enfin, à 10 heures, au bord du Jourdain aux eaux jaunes, sous les tamaris qui tamisent les rayons du soleil, les autels sont dressés, et les deux messes commencent. La chaleur est intense et les moustiques agaçants. Les pèlerins chantent le *Credo*.

Ce doit être à peu de distance d'ici que saint Jean-Baptiste a prêché *in deserto* et a baptisé Notre-Seigneur. Sans doute, en amont, les ondes du Jourdain coulent-elles sur un lit de pierre. Ici, l'endroit ne se prêterait guère à se plonger dans le fleuve.

Une demi-heure de repos, et en route pour Jéricho. Nous arrivons à la fontaine d'Elisée, cette source saumâtre, que par un miracle le prophète a changée en eau potable. Grâce lui soient rendues ! Quel bienfait que cette fontaine si abondante, qui nous apporte un rafraîchissement tant désiré !

La nouvelle Jéricho est là, avec ses riches plantations d'oliviers et de citronniers, oasis dans ce désert. Plus haut, sur la montagne, les ruines informes de l'ancienne ville. Dominant le paysage, le mont de la Quarantaine, célèbre par le jeûne et par la tentation de Jésus.

En hâte, nous retournons vers Jérusalem par la grand-route, carrossable celle-ci, pas fâchés d'être un peu moins secoués et de remonter vers une fraîcheur relative.

L'après-midi, vers 17 heures, départ pour Bethléem. Vingt minutes d'automobile seulement.

A partir de minuit jusqu'à 4.30 heures, les prêtres diront la messe à la Crèche. Il y a deux autels dans la grotte : l'un, qui occupe l'endroit où Jésus est né, sert aux Arméniens et aux Grecs ; l'autre, à l'endroit où se trouvait la crèche, sert également aux catholiques, mais seulement à des heures déterminées.

Quelle pitié de constater que nous ne sommes pas maîtres

de ce lieu sacré ! Quelle misère de voir la grotte, peut-être si richement, mais en tout cas si malencontreusement ornée ! Une profusion de draperies, de lampes, de petits tableaux, de cierges dans cet endroit où le rocher nu serait si éloquent !

Tandis que je dis la messe à mon tour, vers 2 1/2 heures, les Arméniens ou les Grecs chantent leur office dans la basilique, au-dessus de l'escalier de la grotte et, à plusieurs reprises, l'un des prêtres descend, pour encenser la grotte dans toutes ses parties. Un soldat anglais, habillé d'ailleurs à peu près comme les militaires turcs, monte la garde à l'intérieur jour et nuit pour empêcher tout conflit.

Il faut faire abstraction de tout cela et s'absorber dans sa propre liturgie. La messe *Puer natus est nobis*, dite en cet endroit, facilite la dévotion.

Mais, encore une fois, combien il paraît regrettable que les hommes aient changé à leur manière les Lieux saints, en les recouvrant de marbre et de draperies, comme s'ils voulaient les cacher aux yeux des fidèles !

Aurait-on l'idée aujourd'hui d'orner de plaques de marbre et de faire disparaître sous le velours le rocher de Massabielle, où la Vierge de Lourdes apparut à Bernadette ? Sans doute, en Palestine, les circonstances ont obligé à protéger les Lieux saints, en les renfermant dans des constructions.

La magnifique basilique, dont la grotte forme comme une crypte sous le chœur, est l'un des monuments les plus anciens de la Palestine. Bâtie par sainte Hélène, restaurée par les croisés, elle échappa depuis lors aux destructions. Elle a vraiment grand air, même dépouillée de sa riche ornementation de mosaïques, dont il ne reste que d'intéressants vestiges. Elle appartient malheureusement aujourd'hui, dans ses parties principales, aux Grecs. Les Franciscains ont dû construire à côté leur vaste église à trois nefs, pour les besoins des pèlerins et de la paroisse de Bethléem, qui compte plusieurs milliers de catholiques.

C'est dimanche, la petite ville est en fête, les cloches carillonnent à tout moment. Un mariage vient de se célébrer à l'église catholique. Voici le cortège qui s'avance dans la rue au son d'une musique primitive. La foule aux couleurs bariolées, où domine la blancheur éclatante des grands voiles que portent toutes les femmes de Bethléem, se précipite pour le voir passer. Hélas ! il n'y a que les jeunes mariés qui détonnent dans l'ensemble ; ils se sont affublés à l'européenne, et ils ont un air bien ridicule, l'une sous sa robe blanche sans voile, et l'autre coiffé d'un canotier. Ils ont cru, les pauvres gens, que le summum du chic, en ce grand jour, serait d'adopter notre costume banal ! Des fenêtres et des balcons, l'on jette sur le cortège du sel, de la farine, de l'eau, des fruits, symboles, paraît-il, de la fécondité. Demain, sans doute, la jeune mariée reprendra son costume national ; elle ne fera qu'y ajouter, sous le grand voile blanc, le bonnet surélevé qui est, à Bethléem, le signe distinctif des femmes mariées.

Le Frère Germain, directeur de la Casa Nova de Bethléem, est un Flamand, qui est tout heureux de causer avec nous dans sa langue maternelle. Aussi, sommes-nous reçus dans son hôtellerie avec un empressement particulier.

Un autre religieux flamand, le Père Charles Vercauteren, prêtre de Don Bosco, qui réside à Bethléem dans l'orphelinat salésien, se met avec la plus grande amabilité à notre disposition pour nous conduire à Hébron. Il habite la Palestine depuis quarante ans, connaît parfaitement l'arabe, et nous passâmes une fort agréable journée avec lui. Tout le long de la route, il nous expliqua les souvenirs bibliques : les vasques de Salomon, qui amenaient l'eau jusqu'au temple de Jérusalem ; la

fontaine de Philippe, où fut baptisé l'eunuque de la reine Candace.

A Hébron même, ville qui n'est habitée que par les Musulmans et par quelques Israélites, nous vîmes la mosquée, dont l'entrée nous est interdite, à l'intérieur de laquelle les Juifs viennent se lamenter comme au mur des pleurs. On conçoit qu'ils pleurent de ne pouvoir, eux non plus, pénétrer dans un monument où les Musulmans gardent les tombeaux d'Abraham et de Sara, d'Isaac et de Rébecca, de Jacob et de Lia. Nous traversons toujours les mêmes bazars étroits, sordides et puants, où toute la vie des villes palestiniennes fermente dans une atmosphère de chaleur lourde et pousseuse.

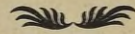
Dans une profonde caverne, aux trois quarts remplie de terre glaise, un potier façonne en un tour de main, avec une dextérité étonnante, des vases de toutes les formes. Il dépose un bloc de terre sur un plateau rond, qu'il fait tourner rapidement par un mouvement de pédale et, en quelques instants, le bloc se transforme sous ses doigts en un beau vase au long col. Quelle illustration des textes bibliques, et comme la Palestine a peu changé depuis trente siècles !

Avec le Père Vercauteren, nous rentrons à Jérusalem. Le consul belge, M. Verbruggen, originaire de Bruxelles, nous attend. Il nous reçoit d'autant plus aimablement qu'il est ancien élève de l'Institut Saint-Louis. Il nous rappelle les professeurs qu'il a connus ; tous, hélas ! ont disparu, décédés ou dispersés aux quatre coins du diocèse. Seul, M. Anciaux reste, et il se promet d'aller le voir à son prochain voyage en Belgique.

M. Verbruggen — on s'en rend compte tout de suite à sa conversation nourrie d'idées et d'observations — est un homme intelligent et travailleur, un bon représentant de l'énergie belge. Après avoir rempli des fonctions consulaires à Shanghai et à Rio-de-Janeiro, il occupe actuellement cet intéressant poste de Jérusalem, où je vous assure qu'il ne garde pas les yeux fermés.

En voilà assez, mon cher ami, sur Jérusalem, que je ne suis pas fâché de quitter demain matin. Il ne me reste qu'à faire une visite d'adieu au Saint-Sépulcre. Je n'ose dire « au revoir » à la ville maudite, qui me paraît croupir dans l'infection de ses bazars, dont les relents nauséabonds nous poursuivent partout. On en perd l'appétit. Bien peu de pèlerins font honneur au régime palestinien de la Casa Nova. Nous soupignons, j'en ai honte, après les oignons d'Égypte. Demain à 8 heures, que Dieu nous le pardonne, nous prenons le train pour Le Caire.

Chan. PAUL HALFLANTS.

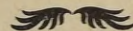


La revue catholique des idées et des faits.

81, rue de l'Abbaye, Bruxelles

Un an 25 francs ; six mois 15 francs.

Numéros spécimen sur demande



Comment je pus sauver des Belges

Il y a de cela presque un quart de siècle, à la fin d'octobre 1900, je marchais à la tête d'un petit détachement de troupes russes, traversant les montagnes et longeant les précipices de la Mongolie Orientale, au secours de l'Évêque et des prêtres missionnaires de Scheut. Ces prêtres, cet Évêque et trois mille chrétiens chinois étaient assiégés par la population révoltée dans la Résidence épiscopale de Notre-Dame des Pins (1).

Sur tout notre parcours (nous étions partis du quartier général des troupes russes à Schanghai-Kouan) les garnisons chinoises des villes et des places fortifiées fuyaient devant nous : elles prenaient évidemment mon escadron, composé de cosaques et de tirailleurs sibériens à cheval, pour l'avant-garde du gros des forces russes. Par précaution je faisais ramasser les fusils et les munitions que les fuyards laissaient derrière eux : butin inattendu qu'on chargeait sur des chariots chinois. Du reste, ceux-ci parvenaient à peine à nous suivre : à mesure que nous approchions des montagnes, nous n'avions plus comme routes que des sentiers étroits serpentant parmi les rochers.

À trois kilomètres de Notre-Dame des Pins, le village fortifié de Tatou-enn nous barra la route ; une bande de deux cents brigands mongols armés de fusils s'y était retranchée à l'abri de hautes murailles. Deux missionnaires arrivèrent à cheval, qui m'avertirent de cet obstacle : apprenant notre approche, l'Évêque, Mgr Abels, avait dépêché à notre rencontre le P. Van Obbergen et le P. Collen pour nous servir de guides et nous indiquer un chemin permettant de contourner le village en question. On savait déjà, dans la Résidence épiscopale, que mon détachement n'était guère nombreux. Ces deux vaillants prêtres risquaient la vie dans cette entreprise si audacieuse, le pays fourmillant de brigands qui nous tiraient partout des coups de fusil. Ils me prévirent aussi que des détachements ennemis nombreux se rassemblaient de tous les côtés. Je me décidai quand même à prendre Tatou-enn d'assaut, les deux missionnaires restant avec nous sous une grêle de balles. À l'entrée de la Résidence épiscopale, je rencontrai l'Évêque, tous les missionnaires en vêtements sacerdotaux et trois mille chrétiens chinois.

Mgr Abels me fit dès le premier moment de notre connaissance une très forte impression. Après un échange d'idées approprié aux circonstances exceptionnelles que nous traversons, ce noble représentant de l'Église catholique me prit à part et me dit textuellement ceci :

— Avec la complicité du mandarin de San-tso-t'a, un grand complot vient d'être organisé contre nous, missionnaires, et nos chrétiens. Le neuvième jour de la neuvième lune, soit après-demain, de dix à quinze mille ennemis nous entoureront. Je vous en avertis, vu que, malheureusement, votre détachement ne compte guère plus de cent hommes. Vous avez encore tout le temps de vous retirer pour éviter ce péril imminent.

— Et vous, Monseigneur, qu'allez-vous donc faire ? répliquai-je, tout ému.

— Adviennne que pourra ! répondit l'Évêque avec une piense et presque surhumaine abnégation. C'est la volonté du Bon Dieu, et il ne nous reste qu'à nous incliner devant elle.

Telle fut sa réponse ferme et solennelle.

— Mais ne voudriez-vous pas, Monseigneur, vous retirer sous notre escorte à Shanghai-Kouan, vous, vos prêtres et vos chrétiens chinois ? Vous pourriez y rester sous la protection des troupes internationales jusqu'à la cessation complète des hostilités.

— C'est impossible pour nous, missionnaires ; en le devenant, nous avons prêté serment de rester fidèles à notre vocation dans toutes les circonstances. Nous sommes donc cloués à ces rochers, et la mort elle-même ne peut nous en détacher.

— Dans ce cas, je reste avec vous, répondis-je à l'admirable Évêque ; et avec votre autorisation nous allons nous préparer au combat.

Je fis procéder à une reconnaissance. Le lieu où nous nous trouvions était un vallon que des montagnes encadraient de tous côtés, montagnes qui dominaient la Résidence. Celle-ci était composée de cinq églises, d'écoles, d'ateliers, de maisons et de tout un bourg à l'usage des Chinois chrétiens.

Prenant en considération les forces ennemies, je résolus de former,

à l'aide de mon détachement, un bataillon de jeunes Chinois. Je l'armai des fusils que j'avais fait ramasser. Aux missionnaires je proposai de s'improviser officiers et de prendre les armes pour défendre la cause que Dieu leur avait confiée. En réponse, tous, même les vieux prêtres, firent deux pas en avant. J'en choisis douze parmi les plus jeunes ; les autres restèrent pour le service des ambulances et pour célébrer les offices dans les églises.

Immédiatement mes sept officiers et tous les cosaques et les tirailleurs commencèrent à exercer les nouveaux « guerriers » au métier des armes, spécialement au tir et à l'assaut à la baïonnette.

Le lendemain, j'entrepris une sortie avec mon détachement. Pendant ce temps le P. Van Hilst, chef du bataillon, et les prêtres, commandants des compagnies, conformément à mes indications, faisaient creuser à leurs soldats une tranchée autour du bourg, tranchée qui longeait les murs de la Mission. Ce bourg, habité par les chrétiens chinois, il fallait le défendre coûte que coûte. Sans quoi l'ennemi, en le prenant, pouvait y mettre le feu — et nous courions alors le risque, en restant dans les murs de la Résidence épiscopale, notre dernier asile, d'être rôtis comme des poulets dans un fourneau.

Notre sortie, je la dirigeai vers le village d'Yul-ché-kia-tzé ; près de deux mille t'ai-li-tis (secte alliée aux Boxeurs) s'y étaient retranchés. J'avais pour objet de battre l'ennemi par groupes. Quatre prêtres m'accompagnaient comme « frères de charité ».

À mi-chemin, voilà qu'une grêle de balles nous assaillit. C'étaient des brigands mongols, qui, au nombre de huit cents fusils, s'étaient retranchés dans le village fortifié de Tonnang-kan. Nous ne pûmes le prendre d'assaut qu'après trois heures de combat acharné. Je perdis dans ce combat deux tirailleurs tués. Deux officiers furent grièvement blessés, ainsi que dix-huit soldats. Moi-même je fus « touché » trois fois : deux légères blessures et une contusion. Les prêtres, dans le rôle d'infirmiers, travaillaient tout le temps sous le feu ennemi, et, le village pris, donnèrent les premiers soins aux blessés. L'ennemi se dispersa. Il laissait sur place une centaine de tués et de blessés.

Le combat terminé, il fallut ramener les blessés à la Mission. Nous y retournâmes donc. Les prêtres donnèrent presque tout leur linge pour servir de pansements. Le soir venu, toutes les montagnes environnantes se couvrirent d'ennemis. D'innombrables drapeaux flottaient dans l'air : drapeaux des troupes régulières, des gardes nationaux, des Boxeurs, des t'ai-li-tis, des brigands mongols. Tout ce monde avait juré de nous exterminer. Nous étions bloqués de tous côtés, et une pluie incessante de balles tombait sur nous. De tous les points de l'horizon on voyait monter au ciel la fumée des villages chrétiens que les païens incendiaient. Heureusement tout ce ramassis d'hommes manquait de canons ; sans quoi, notre compte eût été vite réglé...

Mais voilà que dans le courant de la nuit, nos éclaireurs (Chinois) viennent nous dire qu'il y a des solutions de continuité dans le cercle qui nous enserre. J'envoie dès lors quatre volontaires chrétiens faire connaître notre situation critique à mon chef, le général Tzerpitsky, commandant en chef des troupes russes à Shanghai-Kouan. Le lendemain, les corps mutilés de trois de ces infortunés étaient jetés près de la tranchée que nous avions creusée. La mort nous s'mbla, à ce moment-là, inévitable. Les jours suivants nous dûmes repousser beaucoup d'attaques ennemies. Le bataillon des Chinois chrétiens fut à la hauteur des meilleures troupes régulières d'Europe. Le mérite en revient à la bravoure légendaire des prêtres belges, restés dignes de leurs ancêtres, que Jules César admirait déjà !

La proposition du mandarin, commandant des forces ennemies, de se rendre à discrétion fut accueillie de notre part par des salves. Nous repoussâmes victorieusement d'autres attaques encore. Elles se faisaient heureusement tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, non de tous les côtés à la fois, par suite de ces intervalles dans l'encercllement, dont j'ai déjà parlé. Le 2 novembre, je fus grièvement blessé et dus m'aliter. Le 3, à l'aube, arrivèrent de King-tchéou-fou les premiers renforts russes ; puis, vers le soir, arriva le général Tzerpitsky, avec une brigade d'infanterie, un demi-régiment de cosaques, une batterie et deux mitrailleuses. Mais avant qu'il se fût approché de la Mission, l'ennemi s'était dispersé dans toutes les directions. Mon quatrième messager avait donc pu se faufiler entre les hordes païennes et porter ma missive à destination. Sans quoi, notre situation eût été éminemment dangereuse, car nous n'avions plus de cartouches, et les effectifs ennemis augmentaient sans cesse.

* * *

Cet épisode est devenu historique dans les annales des missions belges en Chine ; faute de place, je n'ai pu en donner que quelques

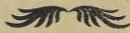
(1) A Soum-Tchou-Tsoui-Dzé. (Note de la Rédaction.)

traits principaux. Il a eu, pour moi, un épilogue, vingt-quatre ans plus tard. Ce m'est un devoir de citer un fait, qui, par le temps qui court, est d'une excessive rareté : c'est véritablement en s'inspirant de l'exemple du Bon Samaritain que la Congrégation des missionnaires de Scheut s'est comportée à mon égard. Je traversais la crise la plus terrible de ma vie. De par l'atroce Révolution russe j'avais tout perdu ici-bas, ma patrie y comprise. Après huit années de lutte désespérée pour l'existence, je ne voyais devant moi qu'une issue : j'allais bientôt mourir d'inanition. C'est à ce moment que le très vénéré Père Supérieur Général Rutten m'a tendu une main secourable, averti de mon triste état par M. le Chanoine Dessain au nom de Son Eminence le Cardinal Mercier, Archevêque de Malines.

Le P. Rutten m'a aidé à quitter le petit village bulgare que j'habitais, tout en me reprochant doucement de ne pas lui avoir donné signe de vie au cours des longues années de ma détresse. C'est à cette bonté tout évangélique que je dois d'avoir été transporté, ressuscité, dans ce paradis terrestre : la belle et noble Belgique, où aujourd'hui je me trouve avec ma femme. Le R. P. Rutten m'y entoure de soins qui me touchent jusqu'aux larmes. Puisse le Tout-Puissant le récompenser au centuple, lui et toute son admirable congrégation !

Colonel J. ELETZ,
de la Garde Impériale russe.

P. S. — A la suite du fait d'armes dont on vient de lire le trop court récit, le Colonel (alors commandant) Eletz reçut de S. S. le Pape Léon XIII, un bref avec bénédiction apostolique et l'ordre de St-Sylvestre ; de S. M. le Roi des Belges, l'ordre de Léopold ; de S. M. l'Empereur de Russie, le sabre d'honneur de St-Georges en or avec inscription « Pour la bravoure », et de S. M. la Reine des Pays-Bas, l'ordre de la Maison d'Orange-Nassau. (Note de la Rédaction).



Un danger pour notre colonie : le kibangisme

Ce mot de kibangisme désigne le mouvement nationaliste et religieux suscité au Congo belge par un Congolais du nom de Kibangu. Il serait intéressant d'être renseigné sur les conceptions dogmatiques et morales de ce penseur noir. Un cerveau nègre cultivé par les soins de pasteurs protestants doit nécessairement concevoir des dogmes et une morale pleins de fantaisie. Je n'ai pu, hélas ! recueillir beaucoup d'informations à ce sujet. « Dieu est noir », tel paraît être le premier point du kibangisme. Et le second est semblable au premier. Si Dieu est noir, il suit naturellement que les blancs ne sont pas ses amis, qu'ils sont des oppresseurs valant beaucoup moins que leurs opprimés, qu'il convient donc de se révolter contre eux et de les jeter simplement à la mer. Tant y a que Simon Kibangu jouit d'un immense crédit auprès de ses concitoyens et qu'on le vénère à l'égal d'un prophète. Nous verrons plus loin que les Anglais et même certains Belges professent pour lui un goût déplorable, ou, du moins, un respect fort exagéré. Ses nombreux fidèles noirs lui portent leurs malades et leurs morts, chantant des hymnes d'inspiration protestante et se confessant, à haute voix, d'immoralités à faire rougir.

Quant à son rôle politique, le dernier bulletin de la *Ligue pour la protection des Noirs* et l'*Avenir Colonial Belge* de Kinshasa nous offrent le moyen d'en saisir toute l'ampleur et le danger. Ces deux sources d'informations peuvent inspirer confiance, car, d'une part, le rédacteur du *Bulletin* est le père-prêtre Duonteny, rédemptoriste séjournant au Congo depuis dix-sept ans aux lieux mêmes où le kibangisme a le plus d'adeptes, et, d'autre part, le directeur de l'*Avenir Colonial Belge* est M. Arthur Brenez, un mécréant accompli, dit-on, dont la préoccupation n'est certes point de faire tort aux protestants pour amener l'eau sur le moulin de leurs rivaux catholiques. Or, le rédemptoriste et l'anticlérical s'accordent à reconnaître une formidable menace dans le kibangisme et à médire beaucoup

des missionnaires protestants anglais. Il est remarquable aussi de voir le *Neptune* (14 septembre) et l'*Echo de la Bourse* (20 septembre) abouder dans leur sens et en appeler à notre Gouvernement trop débonnaire. Si les marchands de caoutchouc et les boursiers jettent les hauts cris, ce n'est évidemment pas pour la gloire de Dieu et le plaisir de charger les protestants, c'est que, réellement, notre avenir colonial court des risques et qu'une source de richesses pourrait bien, de ce côté, se tarir pour leur patrie et leur fortune.

Le lecteur n'ignore pas que l'immense territoire situé au nord du chemin de fer de Matadi à Léopoldville se trouve, depuis Stanley, sous l'influence des missionnaires et propagandistes protestants. C'est là qu'est né et a grandi Simon Kibangu. Il y étudia chez les évangélistes anglais. Puis, un beau jour, en 1920, il se proclama Messie, chargé par Dieu de prêcher une foi nouvelle et de libérer les nègres. Les noirs ne demandaient pas mieux que de le croire et de le suivre, et quand, en 1921, il les poussa à la révolte, ils se soulevèrent comme un seul homme. Ce que voyant, les autorités belges durent bien songer à la répression. Mais, ce n'était pas facile d'atteindre Kibangu, tant il était bien défendu. Il y fallut de grands renforts de troupes. L'on parvint, enfin, à lui mettre la main au collet et à opérer une rafle d'environ trois cents kibangistes. Cent vingt-cinq d'entre eux furent emmenés, avec leur Messie, à Thysville où la population noire les accueillit au chant du *God Save the King!* et d'autres hymnes. Ces chants avaient été dactylographiés par les bons soins des missions protestantes. Lorsque Kibangu passa en conseil de guerre, les missionnaires anglais assistèrent encore aux débats pour conforter le prophète dans cette épreuve. Kibangu fut condamné à mort, mais, en dépit des instances de tous les blancs de Thysville, cette sentence fut commuée par le ministre Franck en servitude pénale à vie. On l'embarqua, avec ses lieutenants, pour Elisabethville. A la gare, avant de se mettre en route, les condamnés eurent la consolation renouvelée d'être salués par trois missionnaires protestants dont la fidélité se montra vraiment touchante en cette circonstance. Maintenant, Simon Kibangu est en exil, attendant l'heure de sa revanche et en train de conquérir l'aurole suprême, celle du martyr. Cependant, il envoie d'Elisabethville des messagers qui portent ses encouragements dans toutes les directions utiles, et ce sont encore les missions protestantes anglaises qui ont, paraît-il, la charité de loger ces dangereux courriers. Kibangu reparaitra donc, un jour, à la tête de son armée. Il reviendra en triomphateur. Malheur à ceux qui l'auront trahi ! Paix, récompense et bénédictions à ceux qui lui seront demeurés fidèles, car il les fera régner à ses côtés dans son royaume. Quant aux blancs, on imagine bien ce qu'il leur réserve. Si, maintenant, Simon tarde à revenir, c'est que les noirs ne sont pas encore assez dignes de lui.

Cependant, encouragés par les protestants anglais et notre tolérance, les noirs font ce qu'ils peuvent. De temps en temps, ils tâtent le terrain et essaient leur force. C'est ainsi que, le 3 janvier dernier, au nombre de plusieurs milliers, ils vinrent manifester au poste de Thysville. Huit des leurs y faisaient de la prison préventive, inculpés de propagande kibangiste. Encadrés comme des soldats et excités par des meneurs, ces milliers de nègres réclamaient hautement l'élargissement de leurs apôtres emprisonnés. Alors, M. Noirot, commissaire de district, se hâta d'arriver sur les lieux et de donner dans le panneau. Car, les manifestants lui ayant conté que seule la liberté religieuse était en jeu, et que les kibangistes arrêtés visaient seulement à se rendre indépendants de l'autorité des missionnaires, M. Noirot les crut sur parole et conclut rapidement que tout ce déploiement militaire ne concernait pas l'autorité civile, qu'il n'y avait donc pas lieu pour lui d'intervenir, vu que tout cela était une affaire de curés. Les insurgés se retirèrent heureux de n'être pas inquiétés davantage et d'avoir une fois de plus donné le change aux Belges sur leurs sentiments.

Ces noirs se révèlent, en effet, fort habiles à rouler les blancs. Et c'est, paraît-il, le cas dans cette affaire du kibangisme. Ce que cherchent ces révolutionnaires, c'est de ne plus relever que d'eux-mêmes. Ils préfèrent leurs ténèbres et leur tranquillité aux éducateurs, fonctionnaires, soldats et commerçants venus de Belgique. La Négrie aux Nègres : tel est leur objectif, tel est le dessous des cartes, et l'on voit aisément où cela peut les conduire, et nous aussi, par ricochet. Mais, ayant observé que l'autorité belge, dans son culte de la tolérance, répugnait à prendre parti dans aucun conflit d'ordre religieux, ils en ont conclu qu'ils ne courraient pas grand risque à s'organiser, à prêcher et à manifester tant qu'ils pourraient alléguer que c'est seulement par zèle pour la pensée religieuse de Simon Kibangu. Aussi, à les en croire, leurs agissements sont-ils d'ordre purement confessionnel. Ils n'en veulent aucunement aux Belges. Ils n'en ont, assu-



« ODEOLA »



EST UN ENSEMBLE
MERVEILLEUX QUI
RÉUNIT LES QUALITÉS
LES PLUS PRÉCIEUSES
AUX QUELLES ONT AI
PU ATTEINDRE EN
FAIT D'APPAREILS
PNEUMATIQUES
IL EST INCOMPARA-
BLE PAR SA CON-
STRUCTION ET PAR
SON RENDEMENT AR-
TISTIQUE.

TEL. : B. 28586

Magasins de Vente : 14, rue d'Arenberg, 14, Bruxelles

Simonet Deanscutter
Chaillerie - Orfèvrerie - Horlogerie

GRANDS PRIX
Lège - 1905
Bruxelles 1910
Gene - 1913

72 Rue Couderberg
1150 de la Cour
Bruxelles

Crédit Général Liégeois

SOCIÉTÉ ANONYME

Capital : 90.000.000

Réserves : 20.250.000

Succursale de Bruxelles

68, Rue Royale et 35, Rue des Colonies

BUREAUX :

« BRUXELLES-MARITIME », 30, Place Saintelette.
VILVORDE, Rue de Louvain.

Ne conservez pas votre argent sans lui faire produire un intérêt, même si vous en prévoyez l'emploi dans un délai prochain. Placez-le à court terme au CRÉDIT GÉNÉRAL LIÉGEOIS, qui bonifie actuellement :

en compte de QUINZAINE : (préavis de 3 jours)	4,90 %
en compte à UN MOIS : (préavis de 3 jours avant le 15)	5,00 %
en compte de SIX MOIS : (au 5 ou au 20 du mois)	5,25 %

avec facilité de retrait anticipé :

1 ^o) après le cinquième mois	5,20 %
2 ^o) après le quatrième mois	5,15 %
3 ^o) après le troisième mois	5,10 %
4 ^o) après le deuxième mois	5,05 %
5 ^o) après un mois	5,00 %

Ces placements temporaires, très avantageux, peuvent être faits par sommes rondes : 500 Frs minimum et multiples de 500 Frs

Hermance BARTHEL

ARTISTE FLEURISTE

Médaille d'Or France, Belgique

49, RUE ROYALE
- BRUXELLES -

- Fleurs de premier choix -
Mariages - Bals - Soirées

Tél. 285-45

EXPÉDITIONS

LIBRAIRIE SAINT-LUC
MON LIELENS

R. VAN ESPEN-DUFLLOT SUCC.

26; rue de la Montagne, 26; BRUXELLES

MISSALE ROMANUM — BREVIARIUM ROMANUM

LIVRES LITURGIQUES — ASCETISME

Grand choix de livres de prières et de chapelets

IMAGERIE RELIGIEUSE — CACHETS DE 1^{re} COMMUNION

Typographie - Lithographie - Reliures

CARRELAGES

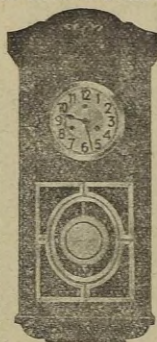
J. SWARTENBROECKX

6, Avenue de la Porte de Hal, 6

BRUXELLES

REVETEMENTS

Téléphone B 15911



Horlogerie Centrale

MAISON FONDÉE EN 1894

3, rue de Flandre, BRUXELLES



MONTRES, PENDULES EN MARBRE

: : ET CUIVRE, RÉVEILS : :

Grand choix de régulateurs

à carillon « Westminster »

Atelier spécial pour réparations.

Travail soigné et garanti.

Banque de l'Arrondissement d'Anvers

SOCIÉTÉ ANONYME

SIÈGE SOCIAL : Longue rue Neuve, 107-111, ANVERS

Succursale : Rue Théophile Roucourt, 2, Berchem-lez-Anvers

Comptes chèques. — Ouvertures de crédit — Comptes à terme.

— Comptes de quinzaine. — Caisse d'épargne. — Location de coffres-forts, etc., etc.

LE GLOBE. A. DE STAERCKE, 3, Avenue Louise, Bruxelles

VOYAGES DE NOCES, PARTICULIERS ET POUR GROUPES. — Organisation à forfait de 1^{er} ordre

: : AUTOS ET AUTOS CARS-SALONS : :

— CARROSSERIE UNIQUE —

pour mariages — cérémonies — excursions

HOTELS A LOURDES. — Retenez-les en nos

bureaux aux tarifs même des hôtels par le

GLOBE TICKET HOTEL : : : : :

A LA
VIERGE NOIRE
Bruzelles

Coin des rues Ste-Cathérine et de la Vierge Noire

CHOIX INCOMPARABLE
DE

Vêtements pour Hommes et Enfants

COUPE IRREPROCHABLE

PRIX MODÉRÉS

Rayon spécial de Vêtements sur mesure

VÊTEMENTS DE TRAVAIL, COLLÈGES, PENSIONS,

ADMINISTRATIONS

LIVRÉES

Succursales à ANVERS, TOURNAI et CHARLEROI

Grand Cremant
du Château des Cheminières

Médailles d'Or, Grands Prix, etc. aux Expositions

Provenant des cépages sélectionnés des meilleurs crus de Champagne cultivés dans le vignoble des Cheminières

Nouveau Prix-Courant

par suite de la baisse des Prix

La bouteille champenoise de 80 centilitres :

12 Bouteilles . . fr. fr. 82,75 rendu Jeumont

24 Demi-Bouteilles fr. fr. 93,60 » »

Caisse d'essai - 4 Bouteilles fr. fr. 27,75 » »

emballage compris.

(Demi-doux, demi-sec, Dry et Brut)

Seuls les simples droits de régie (0,14 fr. par bouteille), les frais de port, de douane, taxe de transmission belge sont à la charge du client.

S'adresser à M. Félix DOCHAIN, 245, Chaussée de Gilly à Couillet (Belgique);

soit à M. DOCHAIN-DEFER, Élysée Building, 56, Rue du Faubourg St-Honoré, Paris;

ou 4, Rue d'Aguesseau, Paris.

rent-ils, qu'aux missionnaires belges. Ils ne s'accordent pas avec ceux-ci sur la teinte de la peau de Dieu et sur quelques autres dogmes : c'est bien leur droit, semble-t-il ; et il leur est bien permis de combattre des adversaires de la foi kibangiste ! Le merveilleux est que cette épaisse rouerie a trompé un grand nombre de fonctionnaires de notre colonie. Ils ont cru malin de renvoyer dos à dos les partisans du Dieu noir et ceux du Dieu de leur baptême, sans se douter que la Belgique pâtirait un jour terriblement des entreprises des kibangistes. Ceux-ci ont encore remarqué que les Belges avaient, pour l'Angleterre et les Anglais, une crainte révérencielle frisant la frousse. Et ils jouent beaucoup de cette carte-là. Ils s'en vont répétant à leurs frères de race : « Venez avec nous. Le Belge n'est rien et l'Anglais est tout. D'ailleurs, le Belge tremble devant l'Anglais ; que voulez-vous donc qu'il nous fasse ? » Aussi, se proclament-ils protestants et Anglais. Et, ici, il convient de désigner ceux qui, après les mauvais fonctionnaires belges, sont les grands responsables. J'ai nommé les missionnaires protestants anglais.

Nous avons vu que le kibangisme avait champignonné en terrain protestant. Nous avons observé que les missionnaires anglais dé-

ployaient beaucoup de zèle pour Kibangu et ses disciples. C'est fort naturel, car Simon est un de leur anciens élèves, comme, d'ailleurs, au témoignage du Père Dufonteny, tous les lieutenants de Simon. Leur zèle, toutefois, pourrait encore s'expliquer autrement, s'il en était besoin. Avec un peu de méchanceté, on pourrait soutenir que ces missionnaires font là une besogne anglaise, suscitent aux Belges des embarras et préparent, à l'Angleterre, l'occasion de mettre la main sur le Congo. L'Angleterre n'est sans doute pas capable de jamais faire une chose pareille. Elle désavouerait certainement les menées de ses missionnaires, si elle en avait connaissance. Car, elle ne les paye pas pour cela. Les subventions qu'elle leur accorde ont assurément une autre destination. Raison de plus, pour nous, de ne pas nous gêner outre mesure, et de mettre à la raison ces brouillons protestants qui soutiennent nos pires ennemis. Et si les moyens de persuasion échouaient, on pourrait toujours commencer par chasser quelques-uns de ces agôtres de la colonie. Ce traitement leur conviendrait certes mieux que le régime de faveur dont certains de nos administrateurs coloniaux les font jouir.

OMER ENGLEBERT.

Les idées et les faits

Chronique des Idées

Monseigneur Jacques Lamine

Une grande figure a disparu du royaume de l'intelligence en notre pays et la foudroyante soudaineté du coup qui en frappant Mgr Lamine anéantit tant d'espérances ajoute encore à la vivacité des regrets universels. L'Église de Liège lui a fait des funérailles imposantes par la majesté des rites, l'austère beauté des chants, la dignité de la parole sacrée, émouvantes par la présidence du Pontife octogénaire surmontant sa douleur pour rendre les derniers devoirs au prélat, son auxiliaire, qui descend dans la tombe à l'âge où, lui, le vieux évêque, montait sur le trône épiscopal, émouvantes par la participation de toutes les autorités et de toutes les opinions confondues devant ce cercueil dans l'unanimité de l'hommage, émouvantes surtout, peut-être, par cette affluence extraordinaire de prêtres, de fidèles de tout rang, par cette foule sur laquelle planait une immense désolation et qui paraissait comme frappée de stupeur devant ce deuil inouï et cette trahison de la destinée.

Quel coup de tonnerre dans un ciel serein, écrivions-nous dans le *XX^{me} Siècle*, que le brusque effondrement de cette organisation parfaitement équilibrée, assouplie par l'exercice, gouvernée avec sagesse, entretenue en pleine vigueur, qui se jouait de toutes les fatigues et défiait presque les atteintes de la vieillesse !

L'énigme de cette mort s'est depuis éclaircie pour nous. Mgr Lamine a succombé en martyr caché du devoir.

Dévoré depuis dix ans, par des occupations incessantes et tyranniques, averti depuis quelques mois, par d'inquiétants symptômes, de l'usure précipitée de ses forces, il avait eu par l'autorité médicale la révélation de son état et s'était entendu condamner, pour conjurer la crise menaçante, à un repos prolongé. Il répondit stoïquement qu'appelé par son évêque à l'aider, il ne pouvait se dérober au travail. Et, n'acceptant que le régime imposé, il ne relâcha rien de son labeur acharné mais continua le cumul écrasant de toutes ses tâches. Il se garda jalousement le secret de cet héroïsme qui ne fut dévoilé qu'après sa mort. Il fut prêtre et hostie.

D'origine wallonne, issu d'une vieille famille bourgeoise qui obtint droit de cité et dont les armes sont identiques à celles de la famille noble bien connue du même nom, Jacques Lamine naquit en 1864, non pas à Tongres où son arrière-grand-père, déjà, quittant St-Georges, était venu s'installer, mais, à Aerschot où les fonctions exercées par son père dans le service postal avaient fixé son domicile temporaire. Tongres restera le centre de la famille, bien qu'une autre branche soit demeurée en Hesbaye et y séjourne encore.

Il manifesta des dispositions extraordinairement précoces, fit rapidement ses classes préparatoires à Beeringen, sous la direction de son oncle, de pieuse mémoire, ses humanités au collège des Jésuites à Turnhout, d'où il sortit premier de rhétorique, à peine âgé de quinze ans, et où le souvenir de ses prouesses scolaires n'est pas effacé.

Se destinant à l'état ecclésiastique, après un an de philosophie au Petit Séminaire de Saint-Trond, il fut envoyé à Rome, à l'Université grégorienne, y conquit les palmes du double doctorat traditionnel, avec un succès facile, et j'observe qu'il y marqua un goût prononcé pour les sciences mathématiques et naturelles.

Ordonné prêtre par dispense avant l'âge canonique, à vingt-deux ans, on le laissa suivre pendant quelque temps le cours de sciences à l'Université de Louvain, mais dans sa hâte malencontreuse d'utiliser un tel sujet, l'administration diocésaine ne lui permit pas d'atteindre au doctorat auquel il aspirait.

Après avoir enseigné pendant six ans la philosophie à Saint-Trond, sa maturité déjà reconnue le fait placer, à vingt-neuf ans, à la tête de cet important établissement, en 1893, l'année même du cinquantième de son institution dont il présida les solennités avec un savoir faire et une aisance remarquables.

Cet intellectuel de race que l'on croyait exclusivement homme de cabinet, de laboratoire et de bibliothèque se révéla tout à coup homme de gouvernement, administrateur habile, initiateur de tous les perfectionnements, voire de l'éclairage électrique, également apte à toutes les branches de l'enseignement, éducateur consommé, directeur modèle. Sous la froideur de l'aspect qui déconcertait parfois les étrangers, sa direction qui sut être paternelle découvrit aussi les riches trésors d'un cœur sacerdotal.

Il s'intéressa vivement à cette époque aux travaux publiés par Mgr Monchamp et ne cessa pour son compte de se livrer à l'étude des sciences philosophiques et naturelles, comme en témoignent, entre autres indices, la reprise des observations, depuis longtemps interrompues, de la station météorologique du Petit Séminaire reliée à l'Observatoire d'Uccle et la publication dans les *Bulletins de l'Académie royale de Belgique* du *Traité Peri Hermenias* d'Aristote.

Il était temps qu'il parût sur un plus vaste théâtre : c'est à l'Université de Louvain qu'il donnera sa mesure et déploiera ses merveilleuses aptitudes.

Entré à la Faculté de Philosophie en 1904, il fit d'abord le cours de philosophie générale aux Écoles Spéciales et donna la Dogmatique à la *Schola minor*. Deux ans après, il passe à la Faculté de théologie, professe la Dogmatique spéciale à la *Schola major*, le cours de métaphysique au doctorat en philosophie et lettres, tout en continuant ses leçons de philosophie aux Écoles Spéciales.

C'est à cette époque que remonte la plupart de ses publications. Théologien dont l'autorité s'affirme de jour en jour avec plus d'éclat,

il publie à l'Action catholique : *La Rédemption*, dans la collection « Science et Foi » ; *L'Ordre surnaturel et La Situation actuelle du Catholicisme en face de la Science* ; dans la Bibliothèque du P. Vermeersch : *Déchéance originelle, Responsabilité et Liberté*. Son œuvre philosophique plus importante encore comprend dans la Collection « Science et Religion » : *L'Univers d'après Haeckel, L'homme d'après Haeckel* ; puis le grand ouvrage : *La Philosophie de l'Inconnaissable, la Théorie de l'Evolution, Etude critique des Premiers Principes de Herbert Spencer* ; dans les Mémoires de l'Académie : *Les quatre éléments* ; dans les Bulletins de l'Académie : *Controverse sur les futurs contingents à l'Université de Louvain au XV^e siècle*. A cela s'ajoutent des études disséminées dans la Revue néo-scholastique, la Revue apologetique, la Revue des Sciences philosophiques et théologiques.

Je viens de relire quelques-uns de ses écrits et je reste subjugué par l'admiration. Jacques Laminne est tout lumière. Quelque sujet qu'il aborde, il l'explore jusque dans ses dernières profondeurs et y répand des torrents de clarté. Ses livres sont construits avec une science solide, étendue, toujours informée du dernier état des questions, avec une impérieuse logique qui domine l'érudition et s'en fait une servante. Dans les exposés théologiques, il a repensé saint Thomas Suarez, Duns Scot, les grands théologiens et il achève souvent leurs pensées en les précisant. Dans ses œuvres polémiques, d'un mot, d'un trait il fait couler tout un échauffage de sophismes et les réduit en poussière. Haeckel et Spencer sont littéralement pulvérisés sous le marteau d'une implacable dialectique. Le style manque de relief et de chaleur, c'est vrai, mais il est limpide, transparent, les pages décisives et magistrales abondent. Si l'écrivain eût été toujours à la hauteur du penseur par une forme plus distinguée et plus châtiée, il est certain que son œuvre aurait connu un plus vaste succès.

Jacques Laminne, — je m'excuse de me répéter ici — parut dans sa chaire de Louvain et dans ses livres un esprit d'une trempe supérieure, un des plus puissants cerveaux de l'époque et je ne crois pas, s'il eût des égaux, qu'il ait été surpassé pour la force dynamique de la pensée. Son intelligence largement ouverte à tous les ordres de connaissances, saisissait le réel, comme un moyen d'antennes infiniment délicates, avec une impeccable justesse et une rare profondeur. En lui se réunissaient dans la plus harmonieuse synthèse la culture philosophique et la culture positive. Si la philosophie livrait ses mystères à la clarté étonnante de ses analyses, les sciences naturelles n'avaient, pour ainsi dire, pour lui point de secret qu'il n'approfondît avec une égale maîtrise. Aussi haut qu'il s'éleva dans la spéculation, il ne perdait jamais pied sur le terrain du fait. Armé d'un robuste bon sens, doué d'une sagacité qui ne s'écartait jamais de la mesure, il ne s'égarait pas dans les brumes des idéologies, il avait le don de les dissiper et de dégager le vrai par des formules simples et lumineuses.

Esprit indépendant, il ne s'est inféodé à aucun particularisme, il ne fut l'homme d'aucune école et ne jura sur la parole d'aucun maître.

Entre la science et la foi son attitude a toujours été d'une belle loyauté, ni minimiste, ni maximiste, pour reprendre un mot de M. Goyau, à propos de Mgr d'Hulst, ne sacrifiant pas une parcelle de dogme pour sourire à des hypothèses fragiles, ni érigeant non plus en dogme des habitudes archaïques de pensée. Nul ne s'est prononcé plus catégoriquement contre la descendance animale de l'homme et s'il s'est montré accueillant au transformisme, c'est à la condition de mettre Dieu en tête de la colonne d'évolution pour l'impulsion initiale, sur les flancs pour en diriger la marche, à l'aboutissant pour lui assigner sa fin. Inquiété un moment par les réclamations d'esprits retardataires, il a su apaiser tous les scrupules par la plus péremptoire justification.

Placé au confluent de la théologie et des sciences, aussi familiarisé avec les hauts aperçus et les procédés de la première qu'avec les investigations et les méthodes des autres, il inspirait confiance à tous les esprits en quête de la vérité et jouissait à Louvain, comme plus tard à Liège, d'un crédit hors de pair auprès du monde savant.

L'orateur chez lui était le conférencier captivant l'auditoire par la rigueur inflexible des déductions et le charmant par le don prestigieux de la clarté. A la tribune des Extensions universitaires comme dans la chaire de la cathédrale de Liège, il conquérait les intelligences par l'autorité de sa parole et devenait éloquent à sa façon. Dans les éloges funèbres qu'il a prononcés il a su s'abandonner à l'émotion qu'il refoulait d'ordinaire, comme aux funérailles de ses amis, MM. les professeurs Billen et Desonnay, à Saint-Trond, de Mgr Monchamp, à Liège, et même, à l'étonnement général, découvrir un aspect insoup-

çonné de son talent en parant sa pensée d'images poétiques comme dans la description de la forêt, une page curieuse de l'éloge funèbre de M. Lecart, professeur de Sylviculture à l'École d'Agriculture dont il fut le président à Louvain.

Le savant n'avait pas étouffé le prêtre ni la passion du savoir refroidi le zèle sacerdotal ; il cultivait la liturgie avec amour, il présidait à Louvain l'adoration mensuelle, il y exerça un apostolat fructueux auprès de la jeunesse dans l'accomplissement de ses fonctions d'assesseur dès 1915, sous les vice-recteurs MMers Coenrats et Van Cauwenberg.

La Providence voulut que ce prêtre éminent revêtit la plénitude du sacerdoce et qu'en ceignant la mitre il se consacra tout entier au service direct de l'Église par sa collaboration comme évêque auxiliaire au gouvernement d'un vaste diocèse trilingue.

Avec une grandeur d'âme que l'on ne peut assez admirer, sur l'autel du devoir il sacrifia ses goûts, ses préférences, ses curiosités scientifiques, les livres que son génie méditait pour se vouer sans relâche pendant dix ans à l'effrayant labeur de l'administration, de la visite des paroisses, de la direction des œuvres et il se jeta corps perdu dans l'action.

Dans la situation délicate du coadjuteur qui cherche plus à s'effacer qu'à paraître, son mérite éclata néanmoins à tous les yeux avec une force irrésistible. Frappés par la maturité extraordinaire de son jugement et sa profonde connaissance des hommes et des choses, subjugués par l'ascendant de sa supériorité, ravis de sa bienveillance et de la générosité de son dévouement, tous les cœurs volaient vers lui, la confiance et l'estime universelles allaient le chercher dans son humilité et lui faisaient une escorte d'honneur. Il était l'orgueil et l'espérance des catholiques liégeois, j'ose dire, de la Belgique catholique.

Par un inscrutable dessein, Dieu a retiré cette force, éteint cette grande lumière ; une fois de plus, il s'est montré le maître souverain de ses dons et de nos destinées.

Nous ne reverrons plus cette belle tête pensive, ce vaste front où siégeait l'esprit, ces yeux d'où jaillissait la flamme de l'idée, nous ne reverrons plus cette autorité tempérée de modestie, nous n'entendrons plus cette parole qui était lumière. Comme il plaira à Dieu !

Homme complet alliant la sagacité pour ainsi dire infaillible à la pénétration de l'intelligence, équilibrant toutes ses tendances dans une pondération idéale, les hardiesses de l'abstraction et l'observation minutieuse du concret, la puissance de l'esprit et la délicatesse du sentiment, le sens philosophique et le sens esthétique, science et conscience, savoir et vertus s'harmonisaient en lui avec une perfection qui fut rarement atteinte. C'était une réussite d'humanité comme Dieu en fait surgir de loin en loin. Il nous l'avait donnée, il nous l'enleve. Qu'il soit toujours béni !

J. SCHYRGENS.



ITALIE

L'opposition

Le député populaire Merlin déclarait récemment que le bloc antifasciste grossit tous les jours et que le mouvement d'opposition au fascisme et au gouvernement est actuellement suivi avec sympathie par une partie considérable, peut-être déjà par la majorité du peuple italien. Et les journaux philofascistes n'ont pas démenti trop bruyamment ni trop énergiquement les affirmations de l'orateur populaire. Ils se rendent parfaitement compte eux-mêmes du sérieux et de l'importance de la coalition qui s'est formée contre Mussolini et son parti.

Le congrès libéral de Livourne et le congrès plus récent des associations de mutilés et d'anciens combattants de la grande guerre ont profondément déçu les enthousiastes du régime. Les libéraux ont repris une grande part de l'indépendance qu'ils avaient aliénée lors des élections de l'année dernière.

Les organisations d'anciens combattants et de mutilés ont résolu de ne point participer aux fêtes du second anniversaire de la marche sur Rome. Sans doute, elles ne se rangent pas, loin de là, dans l'opposition. Mais lorsque l'on songe que le fascisme fut originellement un mouvement d'anciens combattants, qu'un des premiers objectifs et des premiers résultats de la *risossa* fasciste fut de forcer les hurluberlus de la sociale et les amis de Lénine au respect de l'armée natio-

le et des vainqueurs de Vittorio Veneto ; si l'on se souvient en outre que les anciens combattants ont été fort bien traités, beaucoup mieux qu'ils ne l'auraient été sous aucun autre régime, par le gouvernement fasciste, le geste qu'ils viennent de poser paraîtra extrêmement significatif. La marche sur Rome, dans toute la littérature fasciste et dans les discours officiels, c'est un sursaut d'énergie, un redressement magnifique qui a sauvé l'Italie. La fête de la marche sur Rome devient donc véritablement fête nationale, et tous les bons citoyens devraient considérer comme un devoir de s'y associer. Non, riposte une immense majorité des anciens combattants et des héros de la guerre, et là une fête et une manifestation de parti, le caractère universel politiquement neutre de notre association nous interdit d'y prendre part.

Il semble bien que si le vent de la faveur populaire soufflait aussi vivement dans les voiles du bateau fasciste que les discours du chef ont été communiqués de ses agences le prétendent, pareille attitude des anciens combattants, des protégés et des bénéficiaires du régime, rendrait une impossibilité absolue.

Les raisons de l'opposition

Quels sont donc les griefs principaux qui nourrissent cette opposition ? M. de Gasperi, secrétaire politique du parti populaire, successeur de don Sturzo, les exposait il y a quelques jours à peu près comme suit :

Nous pouvons chercher les raisons profondes de l'opposition dans le fait qu'il n'y a pas de chef de parti populaire. Car c'est celui-ci qui a levé et porte le drapeau de la lutte contre le régime fasciste. Son organe officiel, *Il Popolo*, qui eut d'abord de la peine à se faire une place au milieu parmi tous les journaux populaires ou ex-populaires, aujourd'hui, grâce à son attitude énergique, voire un peu violente, grâce au cran qu'il a montré, surtout depuis l'affaire Matteotti, jouit d'un très grand succès. C'est un des tout premiers organes de l'Italie, en diffusion et en influence. Son imprimerie, à certains jours, n'a pas suffi à satisfaire toutes les demandes.

Voici donc les motifs d'opposition dénoncés par M. de Gasperi. Le régime fasciste, c'est un parti et un gouvernement qui se soutiennent et se font vivre mutuellement. Le parti fasciste s'est emparé du pouvoir par un coup de force. Il garde le pouvoir par la force. Le gouvernement le sait parfaitement. Aussi emploie-t-il toute son influence et toute sa puissance, toutes les ressources de la nation à maintenir et à fortifier le parti fasciste. Et cela, non seulement au profit de l'Etat, mais à tous les degrés de l'organisation politique. L'Etat obéit au parti fasciste, tous les rouages de l'Etat sont dans la dépendance des clans et des chefs les plus agissants du parti fasciste. Dans aucun régime, la nation n'est livrée avec une telle évidence à un parti.

Il est vrai que ce parti est animé d'un souffle patriotique très intense et qu'il veut, dans sa généralité et très sincèrement, la grandeur de la patrie. Mais vous n'allez tout de même pas supposer le désintéressement et la sainteté politique d'un million de jeunes gens bouillants, vous n'allez pas croire que chez eux, spontanément, l'intérêt particulier et les passions personnelles se subordonnent au bien commun et à l'intérêt de la patrie.

Il est vrai encore que le parti fasciste et la milice nationale sont deux corps fortement disciplinés — ce qui prévient bien des abus — vous serez-vous assez naïfs pour avaler qu'une telle discipline soit obtenue sans compensation ?

Les faits, d'ailleurs, sont là. Ils s'accroissent. Ils crient plus fort que toutes les protestations et que toutes les déclarations retentissantes des maîtres de l'heure. Les fascistes abusent effrontément de la situation. L'impunité de nombreux crimes commis par les fascistes n'est qu'une des multiples injustices entretenues par le régime. A supposer que la magistrature ait gardé toute son indépendance et la fière conscience de sa haute mission, il y a généralement dans les serviteurs de la justice et dans la police quelqu'un aux ordres du clan dominant, qui empêchera bien la vérité de passer. L'impunité, soyez-en sûr, avait été promise, par de très puissants personnages, aux meurtriers de Matteotti. Si la promesse n'a pas été tenue, c'est qu'un surd'indignation de la nation entière a emporté toutes les précautions et empêché, cette fois-ci, les manœuvres habituelles.

Les abus de pouvoir — c'est toujours de Gasperi qui parle — sont nombreux au régime. Le régime parlementaire peut être amendé. Le régime fasciste ne le peut pas sans cesser d'être fasciste.

Outre ces griefs communs à toute l'opposition, les catholiques en ont qui leur sont particuliers. Les chefs du fascisme sont des mécréants. Un catholique ne pourrait être fasciste à leur manière. Il y a quelque chose de païen dans leur conception de la nation, de l'Etat, de l'autorité politique, des droits de l'Etat sur les citoyens et les institutions, des relations internationales. Les doctrines de ces leaders fascistes, quand ils en ont, sont hérétiques. Et tant que le fascisme sera le fascisme, ce seront les violents, les absolus, les outranciers, les païens qui en seront les types les plus représentatifs, les meneurs, les entraîneurs, les chefs. En sorte que le régime fasciste soustrait la politique à l'influence des principes chrétiens et empêche l'Eglise d'exercer sa plus haute action sociale, tout comme le libéralisme, quoique pour des raisons fort différentes et, dans une certaine mesure, opposées.

Il est vrai que le fascisme proclame et applique des principes de raison et de bon sens qu'a méconnus le libéralisme, pour son malheur et pour celui des peuples qui lui ont confié leurs destinées. Aussi les catholiques doivent-ils être antifascistes autant et plus qu'antilibéralistes. Mais ils auraient tort d'oublier que le fascisme exclut le catholicisme des principaux centres d'influence politique. Ils seraient également naïfs de supposer que le fascisme triomphant ne présenterait pas de graves périls pour la liberté religieuse et l'indépendance de l'Eglise.

La tactique de l'opposition

Tel est donc le sentiment des adversaires du fascisme et particulièrement de ses adversaires catholiques.

Leur désir et leur but, il faut le dire sans phrases, c'est d'abattre le régime, qu'ils estiment incorrigible.

Mais comment ? Le gouvernement fasciste s'appuie sur un parti armé jusqu'aux dents. Il use et abuse du pouvoir pour se fortifier. Est-ce avec des phrases, des protestations, des gestes indignés que les partis d'opposition peuvent aller à la bataille ?

De Gasperi déclare que ceux-là l'emportent, dans la lutte engagée, qui auront les nerfs les plus solides. Eh ! sans doute, les nerfs et la volonté jouent un rôle considérable dans toutes les batailles. Mais les armements ont bien aussi leur importance. Or, il est matériellement impossible aux groupes d'opposition de s'armer à la manière fasciste et de disposer de moyens d'action et de lutte comparables à ceux des troupes de Mussolini.

Les antifascistes ont cru trouver, au lendemain du meurtre de Matteotti, une tactique efficace : la grève parlementaire ! On s'est retiré sur l'Aventin.

Mussolini a paré le coup, au premier moment, en avançant de quelques semaines les vacances de la Chambre. Les grévistes ne se sont point laissés déconcerter. Actuellement, à la veille de la rentrée, ils se disent toujours décidés à l'abstention. Bien des manœuvres ont été tentées, et, durant ces derniers jours, elles vont certainement se multiplier, pour briser leur résolution. Nous saurons bientôt s'ils ont tenu bon.

Supposons qu'ils tiennent bon. Quelles seront les conséquences de cette attitude ? On penserait assez facilement que Mussolini et sa majorité la dédaigneraient et que le geste sera vain. Mais ce n'est pas l'avis de juges autorisés. M. Meda est tellement persuadé, au contraire, que cette manière de batailler contre le régime sera efficace qu'il la déconseille à ses amis les populaires et à tous les groupes d'opposition. Car, écrit-il dans sa revue *Civitas*, c'est à travers l'institution parlementaire que vous allez atteindre le fascisme. Vous créez un précédent funeste. Vous apprenez au peuple italien comment une minorité peut empêcher le fonctionnement utile du Parlement. Les travaux de la majorité actuelle, privés du contrôle de l'opposition, seraient sans autorité en face de la nation. D'autant plus que la loyauté des élections d'où cette majorité est sortie est déjà fort discutée. L'abstention parlementaire est bien plus brutalement anticonstitutionnelle que l'obstruction érigée en système. Démissionner en masse, soit, peut-être, mais vouloir à la fois rester députés et se concerter pour n'assister à aucune séance de la Chambre, c'est une attitude nettement révolutionnaire.

M. Meda essaie donc d'inspirer aux fidèles du parlement et de la constitution des scrupules parlementaires et constitutionnels au sujet de la sécession des partis d'opposition. Mais ceux-ci ne lui répondront-ils pas qu'il est presque ironique d'inviter les adversaires du fascisme à une parfaite correction constitutionnelle ? Comment lutter, dans de telles conditions, contre un adversaire aussi formidablement armé

que le fascisme et qui n'a garde, lui, de s'embarrasser de scrupules de ce genre ?

Et puis, que propose M. Meda ? Un compromis. Il croit M. Mussolini disposé à faire des concessions. Peut-être accepterait-il d'envisager une nouvelle consultation du pays.

Nous est avis que M. Meda est fort optimiste. De gré, le fascisme ne con-élera pas grand'chose à ses ennemis. Ce n'est pas son genre.

Mais nous est avis également que l'opposition serait bien empêchée de dire clairement où elle veut conduire l'Italie. Est-il possible de remplacer brusquement le régime fasciste sans provoquer une redoutable guerre civile ? Et croit-on que les trois cent mille chemises noires de la milice nationale vont se laisser désarmer ainsi ? Et les autres profiteurs du régime, exercés, eux aussi, à manier la matraque, le revolver et la torche ?

D'autre part, les oppositions ont peut-être raison de prétendre que le fascisme n'évoluera pas, qu'il restera ce qu'il est ou qu'il périra. *Sint ut sunt vel non sint*, Mussolini pourrait reprendre au compte de ses troupes la fière et célèbre parole. Alors quoi ? On ne sait plus penser !

D'autant moins que le remplacement prochain du gouvernement fasciste impliquerait vraisemblablement une participation importante et peut-être prépondérante du socialisme au gouvernement du pays. Or nous avons payé assez cher pour savoir ce que vaut le système. Le Pape lui-même a cru devoir mettre les catholiques en garde contre la responsabilité qu'ils encourraient en favorisant cette ascension du socialisme au pouvoir.

Bref, la situation politique italienne est aussi obscure que hérissée de difficultés, et nous serions bien prétentieux de faire des pronostics ou d'exprimer un avis sur la conduite à tenir par les catholiques et les patriotes de la Péninsule. Nous avons seulement voulu marquer les positions des forces qui vont s'affronter et aider modestement le lecteur à suivre les graves événements qui se préparent outre-monts.

LOUIS PICARD.



TURQUIE

Le Wahabisme

D'après un article de Claude Prost : « La Puissance Chérifienne et le Wahabisme », dans la REVUE DES DEUX MONDES du 15 octobre 1924.

Jusqu'en 1916 le Sultan de Turquie pouvait nommer qui bon lui semblait au Chérifat de la Mecque, en sa qualité de Calife, à la seule condition que le candidat fût choisi parmi les descendants de l'ancienne tribu du Prophète, celle des Koréichites. Le Grand-Chérif était donc un fonctionnaire turc, sans caractère politique, de noble origine arabe. De furieuses intrigues personnelles présidaient généralement à la nomination du Grand-Chérif. En 1908, Abd-ul-Hamid, de très mauvaise grâce, dit-on, nomma le Chérif Hussein, de la famille des Alides, Grand-Chérif de la Mecque.

A partir de 1913 et jusqu'en 1916, Hussein et ses fils ne cessèrent de marchander simultanément avec les Anglais et les Turcs, pour obtenir de ceux-ci ou de ceux-là l'indépendance du Hedjaz. Aussitôt après l'entrée en guerre des Turcs, ils leur firent des propositions concrètes d'assistance, que Constantinople repoussa. Ils se tournèrent alors vers les Anglais et là ils furent plus heureux. L'hiver de 1915-1916 fut employé, de concert avec la Grande-Bretagne, à préparer l'insurrection de la Mecque. Elle éclata en juillet 1916. A l'occasion des combats qui se livrèrent alors, un obus turc érafla la fameuse Pierre Noire de la Kaaba. En septembre, Taïf fut pris. Ce fut le seul événement de la campagne hedjaziennne qu'on puisse appeler une victoire. Hussein et ses fils côûtaient d'autre part à Albion des sommes stupéfiantes. Et ils n'avaient même pas d'armée régulière ! Médine ne se rendit qu'en janvier 1919, sur un ordre formel de Constantinople.

Un des officiers anglais attaché aux « forces » chérifiennes, du nom de Thomas Lawrence, réussit à faire une carrière brillante au point de faire prévaloir, en 1917, auprès du Gouvernement anglais et de la Conférence de la Paix, ses avis sur toute question concernant l'Orient arabe — et de voir sa tête mise à prix par les Turcs et les Allemands dès 1917 ! En 1918, il avait à sa disposition personnelle, sans comptes à rendre, près de 70.000 livres sterling-or de fonds

politiques secrets par mois. C'était un rêveur, mais qui sut imposer à la Grande-Bretagne ses rêveries dans la question arabe : bluff énorme et lourd de conséquences.

Installé d'abord comme Roi de Syrie à Damas, d'où le général Gouraud finit par le chasser, Feïgal, un des fils de Hussein, s'est, en fin de compte, casé sur le trône de l'Irak. Ce trône avait été promis à son frère Abdallah. Pour le consoler, on lui confectionna un royaume en Transjordanie.

Pendant ce temps il se passait des choses étranges au fond de l'Arabie. Au XIV^e siècle y prenait naissance le Wahabisme, qui, après une éclipse, se matérialisait définitivement au XVIII^e. Son point essentiel est l'admission de l'unité de Dieu et l'observation très stricte d'une loi morale, qui interdit la vénération des reliques, des morts des saints, de Mahomet lui-même, l'usage du chapelet, l'ornementation des mosquées, toute habitude de luxe, l'usage du tabac, celui du café. Le siège de cette branche de l'Islam est le Sultanat de Nedjd. Son importance devint vite considérable, et depuis la fin du XVIII^e siècle ne cessent de partir du Nedjd des armées qui poussent le lucra et le fanatisme. En 1803 ces Wahabites conquièrent Médine et la Mecque ; en 1808 ils ravagèrent la Syrie ; en 1819 le vice-roi d'Egypte rase leur capitale et pend leur prince, mais un des fils de celui-ci parvient à remonter sur le trône sous la suzeraineté turque. Abd-ul-Aziz Ibn Saoud, le Sultan actuel, homme extrêmement énergique et avisé, règne depuis une vingtaine d'années.

Sa grande idée est la fondation de l'Ikhwân : soit l'établissement dans tous ses territoires d'une solide base religieuse et militaire sur laquelle puisse s'établir un Etat homogène. C'est là une très sérieuse tentative de fixation des tribus nomades, très intelligemment conçue pour détourner sur les « mécréants », soit tous les non-wahabites, les instincts pillards des Bédouins.

Au cours de la guerre, Ibn Saoud rendit, à partir de 1915, divers services aux Anglais, mais ses relations avec Hussein ne cessèrent d'empirer, au point qu'en mai 1916 les Wahabites anéantirent et une nuit, à Turabah, l'armée d'Abdallah. Depuis ce jour ils progressèrent en tous sens. A l'heure qu'il est, ils sont à Taïf et à la Mecque.

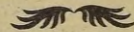
Entourés de tous côtés par des régions soumises à l'influence anglaise, les Wahabites vont-ils s'attaquer à ces régions ? et avec quelles conséquences ? C'est le problème de demain. Jusqu'ici beaucoup de choses ont réussi au potentat du Nedjd, et bien que l'Angleterre ne lui serve plus ses subsides, Ibn Saoud les a touchés assez longtemps pour transformer son petit émirat ignoré en une des puissances religieuses et militaires du monde musulman. Son armée est certainement très considérable. Il ne semble pas vraisemblable qu'il parvienne à la contenir dans les limites qu'elle a déjà atteintes et la force des choses va probablement pousser les hordes d'Ibn Saoud vers des pays plus riches : Irak, Transjordanie, Palestine. Mais jamais forces ne pourront faire face à un adversaire muni d'un armement moderne.

D'autre part, bien des indices semblent présager un accord prochain entre Wahabites et Kémalistes. Ceux-ci cherchent à reconstituer l'Empire turc, ceux-là prêchent la haine de tout ce qui est étranger à leur foi. On comprend l'importance qu'aurait un tel accord, spécialement au point de vue des intérêts de la France et de l'Angleterre qui ne peuvent plus ni maintenir des forces sérieuses dans le Proche-Orient, ni y parler sur le même ton que naguère.

Un point est clair : une nouvelle fusion entre Turcs et Arabes se prépare ; entre une Turquie ressuscitée, batailleuse et tenace et une immense horde arabe surgissant de ses déserts, apportant avec elle le vaste rêve d'une religion si ferme, si torte, qu'elle trouve de très nombreux adeptes dans un Islam fatigué.

Ajoutez à cela le problème juif, l'attitude francophobe de Feïgal et d'Abdallah, l'intransigeance de certains dirigeants coloniaux anglais, d'autres facteurs encore.

Demain que réserve-t-il à la France dans le Proche-Orient ?



Toute demande de changement d'adresse devra dorénavant être accompagnée de 75 centimes en timbre-poste, si on désire qu'il y soit donné suite.



EAU DE COLOGNE
IMPERIALE
Rafraîchit comme une source
aux parfums de fleurs
 PARFUMERIE - BOLDOOT - BRUXELLES

Application générale de l'électricité

A. CORMOND

LUMIÈRE - FORCE MOTRICE
 LUSTRERIE - ABAT-JOUR

1, Rue de Gravelines, BRUXELLES

LIVRES, JOURNAUX, REVUES & PÉRIODIQUES
 ANGLAIS & AMÉRICAINS

ASSORTIMENT LE PLUS COMPLET EN BELGIQUE CHEZ

W. H. SMITH & SON
 ENGLISH BOOKSHOP

LES MEILLEURS DICTIONNAIRES
 ET MÉTHODES POUR L'ÉTUDE DE
 : LA LANGUE ANGLAISE :

SERVICE D'ABONNEMENTS ET
 INSERTION D'ANNONCES DANS
 TOUS LES JOURNAUX ANGLAIS

SPECIALISTES EN GRAVURES

78; RUE DU MARCHÉ-AUX-HERBES - BRUXELLES

MARCHAND TAILLEUR

COSTUMES

MAISON

DE

L. DUPAIX

SOIRÉES
 ET DE
 CÉRÉMONIES

50, rue du Marais, Bruxelles

Tous ceux qui font de la POLYCOPIE
 emploient

LA PIERRE HUMIDE

A REPRODUIRE

Marque « AU CYGNE »

Tout s'efface comme sur une ardoise

Nombreuses références dans le monde entier. — Envoi franco
 Nombreux dépôts en Belgique

Demandez catalogue :

USINE CYGNE, ST MARS LA BRIÈRE (Sarthe)

ORFÈVRERIE

CHRISTOFLE

SUCCURSALE DE BRUXELLES

58, rue des Colonies

TÉLÉPHONE 177-37



ORFÈVRERIE ARGENTÉE ET
 DORÉE — ORFÈVRERIE D'AR-
 GENT — SERVICES DE TABLE
 — SERVICES A THÉ —
 — SURTOUT CANDÉLABRES —
 CADEAUX ET CORBEILLES
 DE MARIAGE
 — COUPES DE SPORTS —



MEMORIAL JUBILAIRE

DE

Son Éminence le Cardinal MERCIER

ARCHEVEQUE DE MALINES et PRIMAT DE BELGIQUE

1874-1924

Publié sous la direction du Baron Eugène de Waha de Baillonville, avec la collaboration de la "Revue catholique des idées et des faits", la direction artistique de M^r A. J. J. Delen, conservateur-adjoint du Musée Plantin-Moretus, professeur d'histoire de l'art à l'Académie des Beaux-Arts d'Anvers

SOMMAIRE

1. — Biographie du Cardinal
(Illustrée de nombreux portraits hors texte de Son Éminence aux différentes époques de sa vie).
2. — Son Eminence dans l'intimité
(Illustré de vues superbes et inédites du palais archi-épiscopal).
3. — Le Cardinal et la grande guerre
(Illustrations caractéristiques de cette tragique période).
4. — La Belgique ecclésiastique sous l'autorité de Son Eminence ;
 - a) Les Evêques et les Evêchés ;
 - b) Les Cathédrales *(vues extérieures et intérieures).*
 - c) Reproduction hors texte des œuvres capitales de l'art religieux national faisant partie de notre patrimoine artistique.
5. — Notice biographique des Papes sous lesquels Son Eminence a exercé son mandat sacerdotal (Portraits).
Le Vatican. — Reproduction d'art des vues historiques. Les jardins, la Chapelle Sixtine, la Bibliothèque, etc.
6. — Hommage à Son Eminence
Lettres autographes des plus hautes personnalités mondiales avec portraits des auteurs, et reproduction de plus remarquables articles publiés à l'occasion du jubilé.
7. — Le Jubilé — Compte rendu.
(Illustration des principales phases du jubilé).
Hors texte. — Le portrait en couleurs de Son Eminence
(Textes par d'éminentes personnalités ecclésiastiques, politiques et littéraires).

Description des éditions du Mémorial Jubilaire

ÉDITION DE LUXE

Le MÉMORIAL JUBILAIRE de S. É. le Cardinal Mercier formera un grand volume d'art in-quarto (26 1/2 × 32 cm.) sur papier anglais « Featherweight » pour le texte, sur couché mat crème pour l'illustration.

L'ouvrage constituera un ensemble d'environ deux cents pages, avec de nombreuses et magnifiques planches hors texte ayant trait à la vie et l'œuvre de S. É. le Cardinal Mercier, aux églises de Belgique et à leurs trésors d'art, au Vatican, etc. etc. Le texte en caractères monastiques, orné de lettrines et de culs-de-lampe originaux et spécialement gravés pour le Mémorial sera imprimé en deux couleurs.

L'ouvrage sera broché ou relié au choix du souscripteur : broché en carton de Hollande (Van Gelder à la main) ou relié en pleine reliure simili maroquin, feuilles de garde spéciales, impression au balancier à froid et en or, portant l'écu du Cardinal.

Prix : frs. 95.— par exemplaire broché et frs. 125.— l'exemplaire relié.

ÉDITION DE GRAND LUXE

Il sera tiré du Mémorial un nombre restreint d'exemplaires numérotés sur papier de Hollande Van Gelder, filigrané et à la main, et sur carton couché de grand luxe. Reliure d'amateur chagrin et toile, fers spéciaux.

Prix de l'exemplaire : 300.— frs.

ÉDITION NOMINATIVE

Edition sur papier du Japon des Manufactures Impériales (texte et planches), reliure d'art à la main en plein maroquin du Levant et impression en mosaïque.

Édition dont chaque exemplaire sera ré spécialement pour chaque souscripteur et qui portera son nom en préface et isolément.

Prix de l'exemplaire : 750.— frs.

Comme le nombre d'exemplaires du MÉMORIAL sera strictement limité à celui des souscripteurs, prière d'envoyer les souscriptions sans retard à la REVUE CATHOLIQUE DES IDÉES ET DES FAITS, 81, rue de l'Abbaye, Bruxelles.

Caisse générale de Reports et de Dépôts

SOCIÉTÉ ANONYME

SIÈGE SOCIAL :

BRUXELLES, 11, RUE DES COLONIES, 11

Capital : 20.000.000 Réserves : 24.000.000

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE :

Comptes de Chèques et de Quinzaine.

Dépôts de Titres et de Valeurs.

Lettres de Crédit.

Prêts sur Titres.

Coffres-Forts.

BUREAUX DE QUARTIER :

Place Bara, 14, Cureghem

Parvis Saint-Gilles, 33, Saint-Gilles

Place Saintelette, 26, Molenbeek

Rue des Tongres, 60-62, Etterbeek

Place Liedts, 18, Schaerbeek

Rue du Bailli, 79, Ixelles.

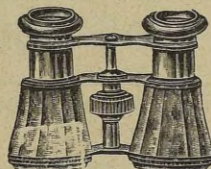


J. GUNTHER
6 R. Thérésienne
BRUXELLES
TÉLÉPHONE:
BRUX. 8586

N.B. — Le nouveau numéro du Téléphone est : 28586

Maison du Lynx

rue de la
Bourse, 34 BRUXELLES



Lunetterie — Optique — Jumelles
Baromètres — Faces à main
Articles de Luxe et ordinaires

Exécution soignée des ordonnances
de Messieurs les Médecins-Oculistes

MAISON PERSANE
G. CARAKÉHIAN
TAPIS D'ORIENT
Téléphone 22 Place Sainte-Gudule 22
B 104 20 BRUXELLES

Etablissement Mauquoy & Fils

Graveurs — Médailleurs — Photograpeurs — Timbreurs

7, Marché St-Jacques, ANVERS

MAISON FONDÉE EN 1875

Tél. 6242

A la Grande Fabrique

E. Esders

26, rue de la Vierge Noire. 26

Bruxelles

Maison fondée en 1877

Téléphone 3003

Diplôme d'honneur à l'Exposition de Bruxelles en 1910

Vêtements pour hommes, dames et enfants

Livrées et uniformes. Vêtements de sports et voyages.
Lingerie. Bonnetterie. Chapellerie. Ganterie. Chaussures
Cannes. Parapluies. Fourrures. Modes.

CHOCOLAT



DU C ANVERS
LA GRANDE
MARQUE BELGE

La Voix de son Maître

La marque qui se trouve sur tous nos Gramophones et Disques

C'est le symbole de la suprématie

—
Demandez nos Catalogues et l'adresse du revendeur le plus proche

C^{ie} française du Gramophone
BRUXELLES
171, Boul. Maurice Lemonnier
65, rue de l'Écuyer
42, Place de Meir. — Anvers

Soleil ou pluie
"NUGGET"
luit

"NUGGET" POLISH

VAN CAMPENHOUT Frères et Sœur
MAISON FONDÉE EN 1873

-: François VAN NES Successeur :-
13, RUE DE LA COLLINE, BRUXELLES Tél.: 227.64

TYPOGRAPHIE — LITHOGRAPHIE — PAPETERIE — MAROQUINERIE
FABRIQUE DE REGISTRES — COPIE-LETTRES
CHAPELETS — ARTICLES DE BUREAU — LIVRES DE PRIÈRES

Usine électrique : 36, RUE VANDERSTRAETEN

LA MAISON DU TAPIS



BENEZRA



Rue de l'Écuyer, 41-43, BRUXELLES



TAPIS D'ORIENT, anciens et modernes. MOQUETTES UNIES tous les tons.
TAPIS D'ESCALIERS et D'APPARTEMENTS (divers dessins et toutes largeurs).
CARPETTES DES FLANDRES et autres (imitation parfaite de l'Orient).
: : : : TAPIS D'AVIGNON unis et à dessins. : : : :

Les prix défont à qualité égale toute concurrence

ATELIER SPÉCIAL POUR LA RÉPARATION DES TAPIS